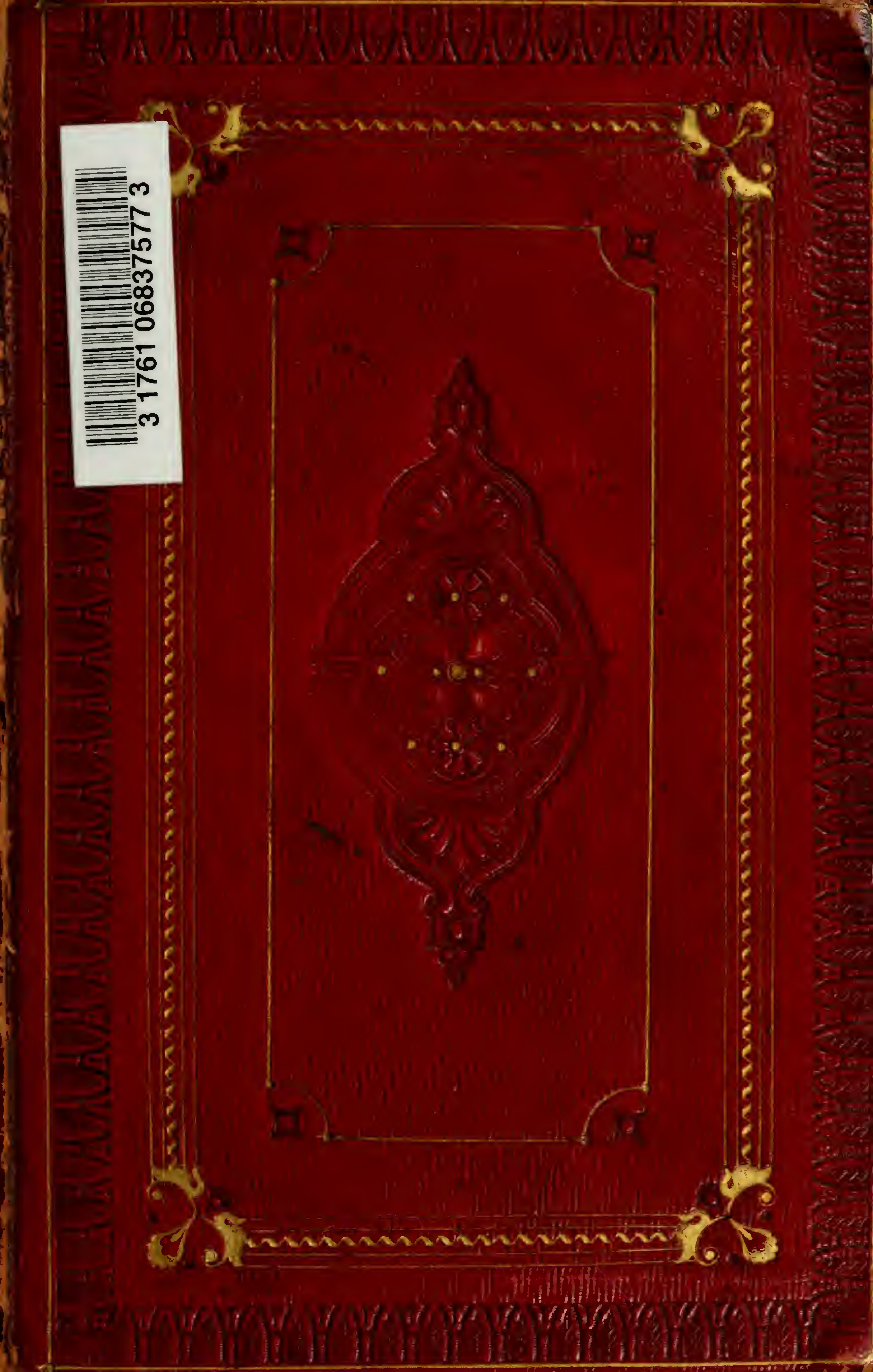

3 1761 06837577 3

Rel. Romantique

cMpl Contemporary binding

lot xx Plates on India

MESSÉNIENNES

ET

POÉSIES DIVERSES.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

POËSIES

ET

MESSÉNIENNES,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,

Neuvième édition.



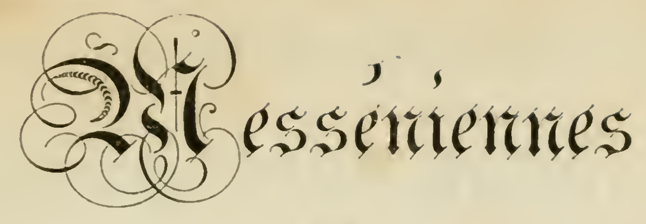
Paris

LIBRAIRIE *DE* LADVOCAT,

EDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, MILLEVOYE, ET DE LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

MDCCCXXIV.





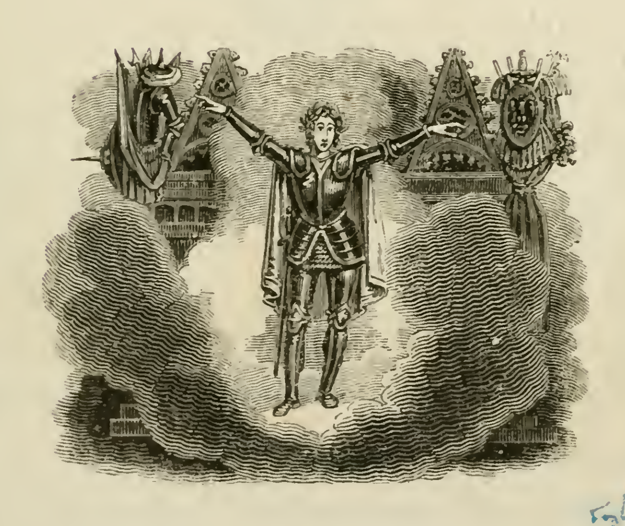
ET

POÉSIES DIVERSES,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE.

Neuvième Édition.

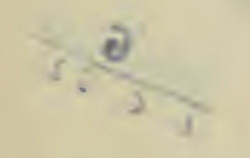


A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, MILLEVOYE, ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIV.



AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUR CETTE NEUVIÈME ÉDITION.

Occupé, depuis plus de huit mois, de cette nouvelle édition des Messéniennes et Poésies diverses de M. Casimir Delavigne, nous nous félicitons de pouvoir la publier au moment où tout l'enthousiasme qu'avaient excité ses premiers succès, vient d'être réveillé par l'*École des Vieillards*, et par *Trois Messéniennes nouvelles*.

Notre entreprise exigeait nécessairement des frais considérables. Il s'agissait d'imprimer un volume digne d'un des plus beaux talens de notre époque, et de contenter les amateurs devenus difficiles, depuis que le luxe s'est introduit dans notre typographie. Heureusement les

presses de M. Pinard ont justifié tout ce que promettaient les modèles remarquables qui lui ont mérité tant d'éloges à la dernière exposition *. M. Devéria, inspiré par de beaux vers, a rivalisé de vigueur et de grâce dans ses dessins avec les *Westall* et les *Smirke* de la Grande-Bretagne. Ses ingénieuses allégories, comme ceux de ses sujets qui traduisent plus littéralement les pensées du poëte, ont été reproduites par le burin de cinq artistes qui ont tous déjà fait la fortune de plusieurs collections de gravures. A MM. *Godefroy, Lefèvre aîné, Burdet, Motet et Touzet*, qui ont gravé sur cuivre *sept jolies vignettes*, nous avons associé M. *Thompson* qui a exécuté sur bois VINGT sujets de M. DEVÉRIA. Cet artiste anglais, naturalisé parmi nous, n'avait point jusqu'ici trouvé de presses qui eussent rendu d'une manière aussi heureuse toute l'originalité de son talent, en donnant à sa gravure sur bois le charme de l'impression en taille-douce.

HUIT ÉDITIONS des MESSÉNIENNES ont précédé celle-ci; c'est en dire assez sur l'accueil que

---

* M. Pinard a exposé des feuilles d'une très-belle édition du *Temple de Gnide*, qui paraîtra incessamment.

reçoivent, sous tous les formats, les vers de M. Delavigne, qui a bien voulu donner, pour enrichir cette édition, les augmentations importantes indiquées sur notre frontispice.

Enfin, le public a si souvent encouragé nos efforts par sa bienveillance, que nous osons en réclamer la continuation, quand nous avons fait de nouveaux sacrifices pour la mériter.

Paris, ce 10 février 1824.

LADVOCAT.

LIVRE PREMIER.

MESSÉNIENNES.

ENVOI

DES MESSÉNIENNES

A MADAME ***.

Les voilà ces chants funéraires,
Faible tribut de ma douleur :
Lisez ; le trépas de nos frères
Pour vous, du moins, fut un malheur.

Aux beaux jours de notre vaillance
Leurs noms immortels sont liés,
Ils revivront chers à la France,
Et mes vers seront oubliés.

La jeunesse ira d'âge en âge,
Parcourant des champs meurtriers,

Visiter en pèlerinage
Les mânes de nos vieux guerriers.

Alors paraîtront à sa vue
Leurs glaives par le tems rongés,
Leurs os brisés par la charrue...
Alors nous les aurons vengés.

On verra la France animée
D'un souvenir triste et pieux,
Combattre et vaincre aux mêmes lieux,
Pour ensevelir son armée.

Leur cendre vole au gré du vent,
Dans ces champs témoins de leur gloire;
Mais notre courage et l'histoire
Se chargent de leur monument.

PREMIÈRE

MESSÉNIENNE.

.... « J'ai préféré la forme de l'élégie, que des auteurs « très-anciens ont souvent choisie pour retracer les malheurs « des nations. C'est ainsi que Tyrtée, dans ses élégies, avait « décrit en partie les guerres des Lacédémoniens et des Mes- « séniens; Callinus, celles qui de son tems affligèrent l'Ionie; « Mimnerme, la bataille que les Smyrnéens livrèrent à « Gygès, roi de Lydie. »

(Anacharsis, ch. xl, p. 34.)

Tout le monde a lu, dans le voyage d'Anacharsis, les élégies sur les malheurs de la Messénie; j'ai cru pouvoir emprunter à Barthélemy le titre de Messéniennes, pour qualifier un genre de poésies nationales qu'on n'a pas encore essayé d'introduire dans notre littérature.

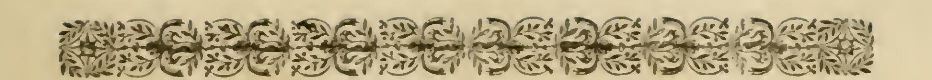


Devéria del.^t Ad^n Godefroy sc.

1re MESSÉNIENNE.

ON DIT QU'EN LES VOYANT COUCHÉS SUR LA POUSSIÈRE
D'UN RESPECT DOULOUREUX FRAPPÉ PAR TANT D'EXPLOITS
L'ENNEMI L'ŒIL FIXÉ SUR LEUR FACE GUERRIÈRE
LES REGARDA SANS PEUR POUR LA PREMIÈRE FOIS

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.



PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

LA BATAILLE DE WATERLOO.*

ILS ne sont plus, laissez en paix leur cendre :
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre ;
Mais un seul jour les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Malheur à vous si vos yeux inhumains

* Cette Messénienne fut composée au mois de juillet 1815.

N'ont point de pleurs pour la patrie !
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre ame est aguerrie,
Tremblez ; la mort peut-être étend sur vous ses mains !

Que dis-je ? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirans ?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes ?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son ame
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays !

Que de leçons, grand Dieu ! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois !
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages ?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitans dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés !
Eloignez de mes yeux ce monument funeste

De la fureur des nations :
O mort! épargne ce qui reste.
Varus ! rends-nous nos légions !

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare:
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-tems invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
    De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.
Ils avaient tout dompté... Le destin des combats
        Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas:
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphans
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie:
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfans.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile:

La timide amitié n'a plus d'épanchemens ;
On s'évite, on se craint ; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos sermens.

O vertige fatal ! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger !
Le glaive étincelant dans nos mains infidèles,
Ensanglante le sein qu'il devrait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités ;
La foudre tonne encor, au mépris des traités.
L'incendie et les funérailles
Epouvantent encor nos hameaux dévastés ;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces ;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,

Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est tems d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.
Etouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain!
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime :
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.

Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir ;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage ;
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.



SECONDE

MESSÉNIENNE.



SECONDE MESSÉNIENNE.

LA DÉVASTATION DU MUSÉE ET DES MONUMENS.

La sainte vérité qui m'échauffe et m'inspire,
Ecarte et foule aux pieds les voiles imposteurs :
Ma muse de nos maux flétrira les auteurs,
        Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.

Où vont ces chars pesans conduits par leurs cohortes ?

Sous les voûtes du Louvre ils marchent à pas lents :
Ils s'arrêtent devant ses portes ;
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornemens ?

Muses, penchez vos têtes abattues :
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains ;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.
Des profanateurs inhumains
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes ?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes
Que Raphaël anima de ses mains ?

Dieu du jour, Dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait : la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage
D'une double immortalité.
C'en est fait : loin de toi jette un arc inutile.
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille ;
Non, tu n'es pas le dieu qui vengea les neuf Sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs.

Le deuil est aux bosquets de Gnide.
Muet, pâle et le front baissé,
L'Amour que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.

Des Grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs ;
Il leur dit, en versant des pleurs :
« J'ai vu Mars outrager ma mère. * »

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle :
Le fer a mutilé ses membres délicats ;
Hélas ! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.
Dans un fort pris d'assaut, telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie,
Et vous, tableaux errans de climats en climats ;

* La Vénus de Médicis.

Adieu, Corrége, Albane, immortel Phidias,
Adieu, les arts et le génie!

Noble France, pardonne! A tes pompeux travaux,
Aux Pujet, aux Lebrun, ma douleur fait injure.
David a ramené son siècle à la Nature:
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux...
Laissons-la s'élever cette école nouvelle!
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protége les arts de son ombre éternelle.

Le marbre animé parle aux yeux:
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux,
Étend son flambeau sur le monde.
Ajax, de son pied furieux,
Insulte au flot qui se retire;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,
Il s'élance, et je l'entends dire:
« J'échapperai malgré les dieux. »

Mais quels monceaux de morts! que de spectres livides!

Ils tombent dans Jaffa ces vieux soldats français
Qui réveillaient naguère, au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des Pyramides.
Ah! fuyons ces bords meurtriers!
D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne?
Qui dois-je couronner du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne.

Des chefs-d'œuvre français naissent de toutes parts;
Ils surprennent mon cœur à d'invincibles charmes:
Au Déluge, en tremblant, j'applaudis par mes larmes;
Didon enchante mes regards;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion;
De son flambeau vengeur Némésis m'épouvante!
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas. O courage! ô patrie!
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux;
Trois cents! quel souvenir!... Je pleure.. et je m'écrie:
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux!

Oui : j'en suis fier encor : ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux-arts :
A l'ombre de nos étendards,
Ils reviendront ces dieux que la fortune exile.

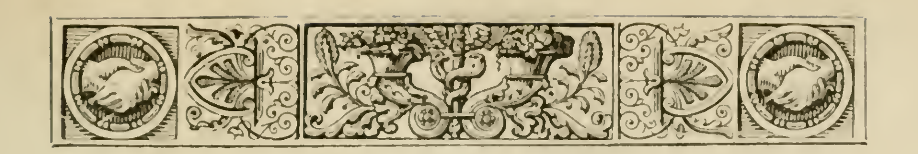
L'étranger qui nous trompe, écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées ;
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées :
Que cet orgueil est misérable et vain !
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire ?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain ;
Qui les effacera du livre de l'histoire ?

Ah ! tant que le soleil luira sur vos états,
Il en doit éclairer d'impérissables marques :
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats ?
Allez, détruisez donc tant de cités royales,
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales ;
Comblez ces fleuves écumans
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières ;
Aplanissez ces monts dont les rochers fumans

Tremblaient sous nos foudres guerrières.
Voilà nos monumens : c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire :
Le fer, le feu, le tems plus puissant que les rois,
Ne peut rien contre leur mémoire.



TROISIÈME
MESSÉNIENNE.



TROISIÈME

MESSÉNIENNE.

DU BESOIN DE S'UNIR

APRÈS LE DÉPART DES ÉTRANGERS.

O toi que l'univers adore,
O toi que maudit l'univers,
Fortune, dont la main, du couchant à l'aurore,
Dispense les lauriers, les sceptres et les fers,

Ton aveugle courroux nous garde-t-il encore
Des triomphes et des revers?

Nos malheurs trop fameux proclament ta puissance :
Tes jeux furent sanglans dans notre belle France :
Le peuple mieux instruit, mais trop fier de ses droits,
Sur les débris du trône établit son empire,
Poussa la liberté jusqu'au mépris des lois,
Et la raison jusqu'au délire.

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Un roi nouveau brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République,
Tout dégouttans du sang des rois.

Pour affermir son trône, il lassa la victoire,
D'un peuple généreux prodigua la valeur ;
L'Europe qu'il bravait a fléchi sous sa gloire :
Elle insulte à notre malheur.
C'est qu'ils ne vivent plus que dans notre mémoire
Ces guerriers dont le Nord a moissonné la fleur.

O désastre ! ô pitié ! jour à jamais célèbre ,
Où ce cri s'éleva dans la patrie en deuil :
Ils sont morts , et Moscow fut le flambeau funèbre
Qui prêta ses clartés à leur vaste cercueil.

Ces règnes d'un moment, et les chutes soudaines
De ces trônes d'un jour l'un sur l'autre croulans ,
Ont laissé des levains de discorde et de haines
Dans nos esprits plus turbulens.

Cessant de comprimer la fièvre qui l'agite ,
Le fier républicain , sourd aux leçons du tems ,
Appelle avec fureur , dans ses rêves ardens ,
Une liberté sans limite ;
Mais cette liberté fut féconde en forfaits :
Cet océan trompeur qui n'a point de rivages ,
N'est connu jusqu'à nous que par de grands naufrages
Dans les annales des Français.

« Que nos maux, direz-vous, nous soient du moins utiles :

« Opposons une digue aux tempêtes civiles;
« Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
« L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
« Libres et dépendans, offrent au rang suprême
« Un rempart contre nous, un frein contre lui-même. »

Vainement la raison vous dicte ces discours;
L'égoïsme et l'orgueil sont aveugles et sourds:
Cet amant du passé, que le présent irrite,
Jaloux de voir ses rois d'entraves dégagés,
Le front baissé, se précipite
Sous la verge des préjugés.

Quoi! toujours des partis proclamés légitimes,
Tant qu'ils règnent sur nos débris,
L'un par l'autre abattus, proscrivant ou proscrits,
Tour-à-tour tyrans ou victimes!

Empire malheureux, voilà donc ton destin! ...
Français, ne dites plus: « La France nous est chère »;

Elle désavouerait votre amour inhumain.
Cessez, enfans ingrats, d'embrasser votre mère,
Pour vous étouffer dans son sein.
Contre ses ennemis tournez votre courage;
Au conseil des vainqueurs son sort est agité :
Ces rois qui l'encensaient fiers de leur esclavage,
Vont lui vendre la liberté.

Non, ce n'est pas en vain que sa voix nous appelle;
Et, s'ils ont prétendu, par d'infâmes traités,
Imprimer sur nos fronts une tache éternelle;
Si de leur doigt superbe ils marquent les cités
Que veut se partager une ligue infidèle;
Si la foi des sermens n'est qu'un garant trompeur;
Si, le glaive à la main, l'iniquité l'emporte;
Si la France n'est plus, si la patrie est morte,
Mourons tous avec elle, ou rendons-lui l'honneur.

Qu'entends-je? et d'où vient cette ivresse
Qui semble croître dans son cours?
Quels chants, quels transports d'alégresse!

Quel bruyant et nombreux concours !
De nos soldats la foule au loin se presse ;
D'une nouvelle ardeur leurs yeux sont embrasés ;
Plus d'Anglais parmi nous ! plus de joug ! plus d'entraves !
Levez plus fièrement vos fronts cicatrisés...
Oui, l'étranger s'éloigne ; oui, vos fers sont brisés ;
Soldats, vous n'êtes plus esclaves !

Reprends ton orgueil,
Ma noble patrie ;
Quitte enfin ton deuil,
Liberté chérie ;
Liberté, patrie,
Sortez du cercueil ! ...

D'un vainqueur insolent méprisons les injures ;
Riches des étendards conquis sur nos rivaux,
Nous pouvons à leurs yeux dérober nos blessures,
En les cachant sous leurs drapeaux.

Voulons-nous enchaîner leurs fureurs impuissantes?
Soyons unis, Français; nous ne les verrons plus
Nous dicter d'Albion les décrets absolus,
Arborer sur nos tours ses couleurs menaçantes.
Nous ne les verrons plus, le front ceint de lauriers,
Troublant de leur aspect les fêtes du génie,
Chez Melpomène et Polymnie
Usurper une place où siégeaient nos guerriers.
Nous ne les verrons plus nous accorder par grace
Une part des trésors flottans sur nos sillons.
Soyons unis; jamais leurs bataillons
De nos champs envahis ne couvriront la face:
La France dans son sein ne les peut endurer,
Et ne les recevrait que pour les dévorer.

Ah! ne l'oublions pas; naguère dans ces plaines
Où le sort nous abandonna,
Nous n'avions pas porté des ames moins romaines,
Qu'aux champs de Rivoli, de Fleurus, d'Iéna;
Mais nos divisions nous y forgeaient des chaînes.
Effrayante leçon qui doit unir nos cœurs
Par des liens indestructibles:

Le courage fait des vainqueurs ;
La concorde, des invincibles.

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassas l'Espagnol et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom ;
Henri, de tes enfans fais un peuple de frères.
Ton image déjà semble nous protéger,
Tu renais ; avec toi renaît l'indépendance :
O roi le plus français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger !

Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis.
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage.
Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asile impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés.
Que la France prospère en tes mains magnanimes,

Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi, qui proclames ces maximes:
O rois, pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!



QUATRIÈME
MESSÉNIENNE.

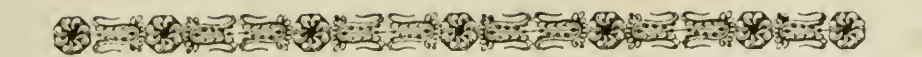


Deveria del^t Adⁿ. Godefroy sc.

4me MESSÉNIENNE.

QUE FAISAIT-IL CE ROI PLONGÉ DANS LA MOLLESSE
TANDIS QUE LE MALHEUR RECLAMAIT SON APPUI
L'INGRAT IL OUBLIAIT AUX PIEDS D'UNE MAITRESSE,
LA VIERGE QUI MOURAIT POUR LUI

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1825.



QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

LA VIE DE JEANNE D'ARC.

Un jour que l'Océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers;

Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
« Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedfort, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français;
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Se montra dans nos champs de leur foule inondés;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît, une vierge, un héros :
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,

Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfans irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?

L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le dieu des armées,
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;

C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le dieu des armées!

L'ange exterminateur bénit ton étendard;
Il mit dans tes accens un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible:
Va déchirer le léopard.

Richemont, la Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles;
Couvrez-la de vos boucliers,
Couvrez-la de votre vaillance;
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,

Car la victoire est avec elle ;
La fuite , avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles ,
A gravir leurs débris sous des feux dévorans ,
A terrasser l'Anglais , à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles !

Honneur à ses hauts faits ! guerriers , honneur à vous !
Chante , heureuse Orléans , les vengeurs de la France ,
Chante ta délivrance :
Les assaillans nombreux sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérans sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous ?...
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorans dans les airs rassemblés ,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés ,

Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

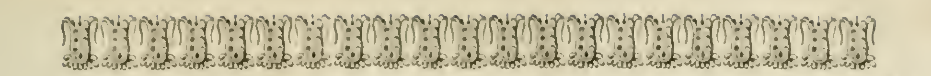
Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne :
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser

Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière,
Que, son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.



CINQUIÈME
MESSÉNIENNE.



CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

SILENCE au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp ! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux,

Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice·
Et c'est au nom d'un dieu par lui calomnié,
D'un dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera le partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés, ces pieux imposteurs,
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :

Non, ces guerriers sont des Anglais,
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
Qu'elle meure; elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déja prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie.

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle ?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !

Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférens,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instans d'un horrible silence,
Tout-à-coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : ô France! ô mon roi bien-aimé!
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,

Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux !
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats ;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses !
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage ;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge :
Ai-je trop présumé de ses faibles accens ?
Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissans ;

Mais, poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.



SIXIÈME

MESSÉNIENNE.



Deveria del.t Ad.n Godefroy sc.

8.me MESSÉNIENNE.

IL CHANTAIT, IL PLEURAIT, QUAND D'UNE TOUR VOISINE
UN MUSULMAN SE LÈVE IL COURT IL EST ARMÉ.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.

SIXIÈME
MESSÉNIENNE.

LE JEUNE DIACRE,
OU
LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

A M. POUQUEVILLE *.

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs,
Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs;
Comme la Grèce alors la France était captive...

* Ce récit dont le fond est véritable, appartient au Voyage de M. Pouqueville. Il est simple et touchant dans sa prose, et le lecteur y trouvera peut-être quelque charme, s'il n'a pas trop perdu dans mes vers.

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le mont Évan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvans?
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu,
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,

Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre, à regret, s'arrache à ses amours !
Que la brise du soir est douce et parfumée !
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée ! ...
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel : debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois;
Un luth qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'Alcyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
« Pour vous chanter dans ma nacelle
« Au bruit des vagues, chaque soir,
« J'accorde ma lyre fidèle;
« Et je pleure sur nos revers,
« Comme les Hébreux dans les fers,
« Quand Sion descendit du trône,
« Pleuraient au pied des saules verts,
« Près les fleuves de Babylone.

« Mais dans les fers, seigneur, ils pouvaient t'adorer;
« Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;
« Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer:
« Il leur était permis de confondre leurs larmes:
« Et je m'exile pour pleurer.

« Le ministre de ta colère
« Prive la veuve et l'orphelin
« Du dernier vêtement de lin
« Qui sert de voile à leur misère.
« De leurs mains il reprend encor,
« Comme un vol fait à son trésor,
« Un épi glané dans nos plaines;

« Et nous ne buvons qu'à prix d'or
« L'eau qui coule de nos fontaines.

« De l'or ! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil ;
« Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
« Et de la jeune épouse écartant le linceuil,
« Arraché de son doigt la bague nuptiale,
« Qu'elle emporta dans le cercueil.

« O nature, ta voix si chère
« S'éteint dans l'horreur du danger ;
« Sans accourir pour le venger,
« Le frère voit frapper son frère ;
« Aux tyrans qu'il n'attendait pas,
« Le vieillard livre le repas
« Qu'il a dressé pour sa famille ;
« Et la mère, au bruit de leurs pas,
« Maudit la beauté de sa fille.

« Le lévite est en proie à leur férocité ;
« Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
« Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
« Chaste victime, il tombe avec son innocence
« Sous le bâton ensanglanté.

« Les rois, quand il faut nous défendre,
« Sont avares de leurs soldats.
« Ils se disputent des états,
« Des peuples, des cités en cendre;
« Et tandis que, sous les couteaux,
« Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
« Inonde la terre où nous sommes:
« Comme on partage des troupeaux,
« Les rois se partagent des hommes.

« Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
« A des indifférens parlent de nos misères,
« Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours:
« Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
« Et nous expirons sans secours!

« L'oiseau des champs trouve un asile
« Dans le nid qui fut son berceau,
« Le chevreuil sous un arbrisseau,
« Dans un sillon le lièvre agile;
« Effrayé par un léger bruit,
« Le ver qui serpente et s'enfuit
« Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
« Échappe au pied qui le poursuit...
« Notre asile à nous, c'est la tombe!

« Heureux qui meurt chrétien ! Grand Dieu, leur cruauté
« Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
« Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
« Où de leur bouche d'or descendaient dans nos ames
« L'espérance et la charité.

« Sur ce rivage, où des idoles
« S'éleva l'autel réprouvé,
« Ton culte pur s'est élevé
« Des semences de leurs paroles.
« Mais cet arbre, enfant des déserts,
« Qui doit ombrager l'univers,
« Fleurit pour nous sur des ruines,
« Ne produit que des fruits amers,
« Et meurt tranché dans ses racines.

« O Dieu, la Grèce libre en ses jours glorieux,
« N'adorait pas encor ta parole éternelle ;
« Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux.
« Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
« Que Jupiter et ses faux dieux ? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un Musulman se lève, il court, il est armé.

Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,
L'air siffle, un cri s'entend.... l'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, Lévite? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déja tombait le voile sombre;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide, errait comme au hasard;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse ;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs ;
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyans il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis long-tems ;
« Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends ! »



SEPTIÈME
MESSÉNIENNE.



SEPTIÈME

MESSÉNIENNE.

PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE.

†††††††††††††

O femme, que veux-tu? — Parthénope, un asile.
—Quel est ton crime?—Aucun.—Qu'as-tu fait?—Des ingrats.
—Quels sont tes ennemis?—Ceux qu'affranchit mon bras;
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile.
—Comment dois-tu payer mon hospitalité?

—Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
—Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité ?
—Des rois.—Quand viendront-ils?—Demain.—De quel côté?
—De tous... Eh bien! pour moi tes portes s'ouvrent-elles?
—Entre, quel est ton nom ?—Je suis la Liberté!

Recevez-la, remparts antiques,
Par elle autrefois habités ;
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques ;
Levez-vous, ombres héroïques,
Faites cortège à ses côtés.
Beau ciel Napolitain, rayonne d'alégresse ;
O terre, enfante des soldats ;
Et vous, peuples, chantez ; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornemens futiles :
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ouvrir;
Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles :
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.

Sa couronne immortelle exhale sur sa trace

Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace ;
Sa voix terrible et douce a des accens vainqueurs,
Qui ne trouvent point de rebelle;
Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas ! répond cette noble étrangère,
« Je leur ai dit la vérité.
« Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
« Ébranla leur pouvoir, que je veux contenir,
« Est-ce à moi d'en porter la peine ?
« Est-ce aux Germains à m'en punir ?

« Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
« Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
« Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille,
« Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs ?
« Seule, j'ai rallié leurs peuplades tremblantes ;
« Et, de la Germanie armant les défenseurs,
« J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
« Un lit de mort aux oppresseurs.

« Vengez-moi, justes Dieux qui voyez mes outrages.
« Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
« Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés !
« Puissent les fils d'Odin errans sur les nuages,
« Le front chargé d'orages,
« La nuit leur apparaître à la lueur des feux,
« Et puissent les débris des légions romaines,
« Dont j'ai blanchi leurs plaines,
« Se lever devant eux !

« Que dis-je ? Rome entière est-elle ensevelie
« Dans la poudre de leurs sillons ?
« Mon pied, frappant le sein de l'antique Italie,
« En fait jaillir des bataillons.
« Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
« S'agiter les froids ossemens
« Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
« Ont couchés sous tes monumens ?

« Génois, brisez vos fers ; la mer impatiente
« De vous voir secouer un indigne repos,
« Se gonfle avec orgueil sous la forêt flottante,
« Où vous arborez mes drapeaux.

« Veuve des Médicis, renais, noble Florence!
« Préfère à ton repos tes droits que je défends;
« Préfère à l'esclavage, où dorment tes enfans,
« Ton orageuse indépendance.

« O fille de Neptune, ô Venise, ô cité
« Belle comme Vénus, et qui sortis comme elle
« De l'écume des flots, surpris de ta beauté,
« Épouvante Albion d'une splendeur nouvelle.
« Doge, règne en mon nom; sénat, reconnais-moi;
« Réveille-toi, Zéno; Pisani, lève-toi:
« C'est la Liberté qui t'appelle. »

Elle dit: à sa voix s'agite un peuple entier.
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier;
J'entends le fer crier
Sous la lime mordante;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne, un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

Le père chargé d'ans, mais jeune encor d'audace,

Arme son dernier fils, le devance et prend place
Au milieu des soldats.
Arrêté par sa sœur, qui rit de sa colère,
L'enfant dit à sa mère :
Je veux mourir dans les combats.

Que n'auraient-ils pas fait, ceux en qui la vaillance
Avait la force pour appui ?
Quel homme dans la fuite eût mis son espérance,
Et quel homme aurait craint pour lui
Cette mort que cherchaient la vieillesse et l'enfance ?

Ils s'écrièrent tous d'une commune voix :
« Assis sous ton laurier que nous courons défendre,
« Virgile, prends ta lyre et chante nos exploits ;
« Jamais un oppresseur ne foulera ta cendre. »
Ils partirent alors ces peuples belliqueux,
Et trente jours plus tard, oppresseur et tranquille,
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux
Au pied du laurier de Virgile.

La Liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.

La déesse un moment s'arrête au haut des cieux;
« Tu m'as trahie ; adieu , dit-elle ,
Je pars.—Quoi! pour toujours?—On m'attend.—Dans quel lieu
—En Grèce.—On y suivra tes traces fugitives.
—J'aurai des défenseurs.—Là , comme sur mes rives ,
On peut céder au nombre.—Oui, mais on meurt; adieu! »



HUITIÈME

MESSÉNIENNE.



HUITIÈME
MESSÉNIENNE.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAYENNE.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
« Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
« Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
« Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
« Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
« Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
« Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
« Est-ce le tombeau d'Eurydice? »

Mais le pâtre répond par ses gémissemens:
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;

Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux!

« Quelle cité jadis a couvert ces collines?
« Sparte, répond mon guide... » Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfans d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?...

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses

Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus, non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre olympique.

C'en est fait, et ces jours que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où réchauffant Léda pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,
Un dieu versait la vie et l'immortalité?

C'en est fait; et le cygne, exilé d'une terre
Où l'on enchaîne la beauté,

Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la Liberté.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!
Voici la Liberté, tu renais à son nom;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs de Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs, vous, préparez les dards!
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars:

Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout, parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes :
Prêtez l'oreille.... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots !
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans ! soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon,
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon !

O sommets de Taygète, ô débris du Pyrée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!



NEUVIÈME

MESSÉNIENNE.



NEUVIÈME MESSÉNIENNE.

TYRTÉE AUX GRECS.

« Le soleil a paru : sa clarté menaçante
Du fer des boucliers jaillit en longs reflets.
Les guerriers sont debout, immobiles, muets;
Ils pressent de leurs dents leur lèvre frémissante.
Tous, pleins d'un vague effroi qu'ils ont peine à cacher,
Attendent le péril, sans pouvoir le chercher.

Moment d'un siècle ! horrible attente !
Ah ! quand donnera-t-on le signal de marcher ?

Vieillard, garde ton rang... mais il court, il s'écrie :
« Le signal est donné de vaincre ou de mourir ;
« Ma vie est mon seul bien, je l'offre à la patrie :
« Liberté, je cours te l'offrir. »

Opprobre à tout guerrier dans la vigueur de l'âge,
Qui s'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur,
Tandis que ce vieillard prodigue avec courage
Un reste de vieux sang qui réchauffait son cœur !
Sous les pieds des coursiers il se dresse, il présente
Sa barbe blanchissante,
L'intrépide pâleur de son front irrité,
Tombe, expire, et le fer, qu'il voit sans épouvante,
De sa bouche expirante
Arrache avec son âme un cri de liberté.

Liberté ! Liberté ! viens, reçois sa grande âme !
Devance nos coursiers sur tes ailes de flamme ;
Viens, Liberté, marchons. Aux vautours dévorans

Que nos corps, si tu veux, soient jetés en pâture:
Il est cent fois plus doux de rester dans tes rangs,
Vaincu, mort et sans sépulture,
Que de vaincre pour les tyrans.

Gloire à nous! gloire au courage!
Gloire à nos vaillans efforts!
A nous le champ du carnage!
A nous les restes des morts!
Rapportons dans nos murailles
Ceux qu'au glaive des batailles
Le dieu Mars avait promis:
Citoyens, voilà vos frères!
Ils ont pour lits funéraires
Les drapeaux des ennemis.

Survivre à sa victoire, ô douce et noble vie!
Mourir victorieux, ô mort digne d'envie!
Il rentre sans blessure, et non pas sans lauriers,
L'heureux vengeur de nos dieux domestiques.
Quels bras reconnaissans ont dressé ces portiques?

Que de fleurs sur ses pas! que d'emblèmes guerriers!
Le peuple, aux jeux publics où ce héros préside
Se lève devant son appui;
Le vieillard lui fait place, et la vierge timide
Le montre à sa compagne en murmurant: c'est lui!

Il rentre le vainqueur, mais porté sur ses armes.
Est-il pour son bûcher d'appareil assez beau?
Pour le pleurer est-il assez de larmes?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?
Ses exploits sont chantés, sa mémoire est chérie;
Il monte au rang des dieux qu'adore la patrie.
Elle comble d'honneurs ses mânes triomphans,
Et son père, et ses fils, et sa famille entière,
Et les enfans de ses enfans
Dans leur postérité dernière?»

Debout, la lyre en main, à l'aspect des deux camps,
Ainsi chantait le vieux Tyrtée.
Pour la Grèce ressuscitée
Que ne puis-je aujourd'hui ressusciter ses chants!
Je vous dirais, ô Grecs, ressemblez à vos pères:

Soyez libres comme eux ou mourez en héros.
Jadis vous combattiez vos frères,
Et vous combattez vos bourreaux.

Ils viennent ! Aux clartés dont la mer se colore
J'ai reconnu leurs pavillons.
Quel volcan a lancé ces épais tourbillons ?
Dans l'ombre de la nuit quelle effroyable aurore !...
La dernière pour toi, que la flamme dévore,
Chio *, tu vois tomber tes pieux monumens.
Ils tombent ces palais que l'art en vain décore ;
Et de ces bois en fleurs, où de tendres sermens
Hier retentissaient encore,
Sortent de longs gémissemens.

Ouvrez les yeux, ô Grecs ! ô Grecs, prêtez l'oreille :
Vous verrez le tombeau, vous entendrez les cris
De tout un peuple qui s'éveille,
Poursuivi par le fer, la foudre et les débris.

* La catastrophe de Chio eut lieu en 1822 ; l'incendie et les massacres se prolongèrent pendant les mois de mai et de juin.

Vous verrez une plage horrible, inhabitée,
Où, chassé par les feux vainqueurs de ses efforts,
Le flot qui se recule en roulant sur des morts,
Laisse une écume ensanglantée.

Vengez vos frères massacrés,
Vengez vos femmes expirantes;
Les loups se sont désaltérés
Dans leurs entrailles palpitantes.

Vengez-les, vengez-vous!... Ténédos! Ténédos!
Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots:
Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée,
S'avançaient ces serpents hideux,
Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
De leurs anneaux mouvans fouettant l'onde autour d'eux,
Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
A leur triple victime attachés tous les deux,
La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,
L'emprisonner dans leurs écailles.

Tels et plus terribles encor,
Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
De vos rames battez les ondes,
Allez, vers ce vaisseau cinglez d'un même essor.
L'incendie a glissé sous la carène ardente;
Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs;
De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
Enveloppe les mâts de ses replis brûlans;
De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,
Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
Et, pour la dévorer, embrassant la victime
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
Ses foudres, ses nochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme. *

---

* Constantin Canaris, commandant de deux brûlots, rend ainsi compte de son expédition de Ténédos : J'arrivai en rade sous pavillon ottoman; obligé de passer entre la terre et les vaisseaux turcs, je ne pus jeter mes grapins aux bossoirs de l'amiral : alors je profitai du mouvement de la vague pour faire entrer mon beaupré dans un de ses sabords; et dès qu'il fut ainsi engagé, j'y mis le feu, en criant aux Turcs : *Vous voilà brûlés comme à Chio!* La terreur se répandit aussitôt parmi eux; je descendis dans mon canot avec mes matelots, sans aucun danger, car l'ennemi ne tira pas même un coup de fusil.

POUQUEVILLE, *Histoire inédite de la régénération de la Grèce,* liv. VIII.

Ah! puisses-tu toujours triompher et punir!
Ce sont mes vœux, ô Grèce, et, devançant l'histoire,
Jadis l'heureux Tyrtée eût prédit ta victoire.
Alors c'était le tems cher à ton souvenir,
    Où les amans des filles de mémoire,
Comme dans le passé lisaient dans l'avenir.

Mais du jour qu'infidèle à ces vierges célestes,
Leur hommage adultère a cherché les tyrans;
Du jour qu'ils ont changé leurs parures modestes
Contre quelques lambeaux de la pourpre des grands,
Qu'ils ont d'un art divin profané les miracles,
En illustrant le vice, en consacrant l'erreur,
A leur bouche vénale Apollon en fureur
        A ravi le don des oracles.

Condamne-toi, ma muse, à de stériles vœux:
Mais refuse tes chants aux oppresseurs heureux.
Que de la vérité tes vers soient les esclaves;
De ses chastes faveurs faisons nos seuls amours:
        Sans orgueil préférons toujours
Une pauvreté libre à de riches entraves;

Et si quelque mortel justement respecté,
Entend frémir pour lui les cordes de ma lyre,
O ma muse! qu'il puisse dire:
« S'il ne m'admirait pas, il ne m'eût pas chanté! »



DIXIÈME
MESSÉNIENNE.



DIXIÈME

MESSÉNIENNE.

LE VOYAGEUR.

« Tu nous rends nos derniers signaux ;
« Le long du bord le câble crie ;
« L'ancre s'élève et sort des eaux ;
« La voile s'ouvre ; adieu, patrie !

« Des flots l'un par l'autre heurtés
« Je vois fuir les cimes mouvantes,

« Comme les flocons argentés
« Des toisons sur nos monts errantes.

« Je vois se dérouler les nœuds
« Qui mesurent l'humide plaine,
« Et je vogue, averti par eux
« Que loin de toi le vent m'entraîne.

« Doux pays, bois sacrés, beaux lieux,
« Je pars, et pour toujours peut être, »
Disait un Grec dans ses adieux
A Cypre qui l'avait vu naître;

« Sur vos rives la Liberté,
« Ainsi que la gloire, est proscrite;
« Je pars, je les suis et je quitte
« Le beau ciel qu'elles ont quitté. »

Il chercha la Liberté sainte
D'Agrigente aux vallons d'Enna;

Sa flamme antique y semble éteinte,
Comme les flammes de l'Etna.

A Naple, il trouva son idole
Qui tremblait un glaive à la main;
Il vit Rome, et pas un Romain
Sur les débris du Capitole!

O Venise, il vit tes guerriers;
Mais ils ont perdu leur audace
Plus vite que tes gondoliers
N'ont oublié les vers du Tasse.

Il chercha sous le ciel du Nord
Pour les Grecs un autre Alexandre....
Ah! dit-il, le Phénix est mort,
Et ne renaît plus de sa cendre!

A Vienne, il apprit dans les rangs
Des oppresseurs de l'Ausonie,

Que le succès change en tyrans
Les vainqueurs de la tyrannie.

Il trouva les Anglais trop fiers;
Albion se dit magnanime;
Des noirs elle a brisé les fers,
Et ce sont les blancs qu'elle opprime.

Il parcourt Londre, en y cherchant
Cet homme, l'effroi de la terre,
Dont la splendeur à son couchant
Pour tombeau choisit l'Angleterre.

Mais elle a craint ce prisonnier,
Et, reculant devant sa gloire,
A mis l'Océan tout entier
Entre un seul homme et la victoire.

Sur toi, Cadix, il vient pleurer:
Nos soldats couvraient ton rivage;
Il vient, maudissant leur courage;
Il part, de peur de l'admirer.

Paris l'appelle ; au seuil d'un temple
Le Grec, dans nos murs arrêté,
Sur l'autel voit la Liberté....
Mais c'est un marbre qu'il contemple,

Semblable à ces dieux inconnus,
A ces images immortelles
Dont les formes sont encor belles,
Dont la divinité n'est plus.

Pour revoir son île chérie,
Il franchit les flots écumans ;
Mais le courroux des Musulmans
Avait passé sur sa patrie.

Des débris en couvraient les bords,
Et de leur cendre amoncelée
Les vautours, prenant leur volée,
Emportaient les lambeaux des morts. *

---

* Cypre fut désolée par les Turcs au mois d'août 1822. Soixante bourgs ou villages avaient entièrement disparu au mois de septembre de la même année.

POUQUEVILLE, *Histoire inédite de la régénération de la Grèce*, liv. IX.

Il dit, s'élançant dans l'abîme :
« Les peuples sont nés pour souffrir ;
« Noir Océan, prends ta victime,
« S'il faut être esclave ou mourir ! »

Ainsi l'Alcyon, moins timide,
Part et se croit libre en quittant
La rive où sa mère l'attend
Dans le nid qu'il a laissé vide.

Il voltige autour des palais,
Orgueil de la cité prochaine,
Et voit ses frères, qu'on enchaîne,
Se débattre dans des filets.

Il voit le rossignol, qui chante
Les amours et la liberté,
Puni par la captivité
Des doux sons de sa voix touchante.

De l'Olympe il voit l'aigle altier
Briser, pour sortir d'esclavage,
Son front royal et prisonnier
Contre les barreaux de sa cage.

Vers sa mère il revient tremblant,
Et l'appelle en vain sur la rive,
Où flotte le duvet sanglant
De quelque plume fugitive.

L'oiseau reconnaît ces débris;
Il suit le flot qui les emporte,
Rase l'onde en poussant des cris,
Plonge et meurt... où sa mère est morte.



ONZIÈME

MESSÉNIENNE.



Devéria del.t Touzé sc.

11.me MESSÉNIENNE.

ET LE PÊCHEUR LE SOIR S'Y REPOSE EN CHEMIN,
REPRENANT SES FILETS QU'AVEC PEINE IL SOULÈVE,
IL S'ÉLOIGNE À PAS LENTS, FOULE TA CENDRE, ET RÊVE
À SES TRAVAUX DU LENDEMAIN.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.



ONZIÈME

MESSÉNIENNE.

A NAPOLÉON.

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté;
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,

Toi, qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs têtes
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les élémens soumis attendaient ton signal :
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes,
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux
Donnait une secousse au monde.

Ton souffle du chaos faisait sortir les lois;
Ton image insultait aux dépouilles des rois,
Et, debout sur l'airain de leurs foudres guerrières,
Entretenait le ciel du bruit de tes exploits.
Les cultes renaissans, étonnés d'être frères,
Sur leurs autels rivaux, qui fumaient à la fois,
Pour toi confondaient leurs prières.

« Conservez, disaient-ils, le vainqueur du Thabor,
« Conservez le vainqueur du Tibre ; »
Que n'ont-ils pour ta gloire ajouté plus encor :
« Dieu juste, conservez le roi d'un peuple libre ! »

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la Liberté, tu détrônas ta mère.
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu ;
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt ou tard le monarque absolu :
Un tyran tombe ou meurt ; seule elle est immortelle.

Justice, droits, sermens, peux-tu rien respecter ?
D'un antique lien périsse la mémoire !
L'Espagne est notre sœur de dangers et de gloire ;
Tu la veux pour esclave, et n'osant ajouter
A ta double couronne un nouveau diadème,
Sur son trône conquis ton orgueil veut jeter
Un simulacre de toi-même.

Mais non, tu l'espérais en vain.
Ses prélats, ses guerriers l'un l'autre s'excitèrent,
Les croyances du peuple à leur voix s'exaltèrent.
Quels signes précurseurs d'un désastre prochain !
Le béfroi, qu'ébranlait une invisible main,
S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes ;
Les images des preux s'agitaient sous leurs armes ;
On avait vu des pleurs mouiller leurs yeux d'airain :
On avait vu le sang du Sauveur de la terre
Des flancs du marbre ému sortir à longs ruisseaux ;
Les morts erraient dans l'ombre, et ces cris: guerre! guerre!
S'élevaient du fond des tombeaux.

Une nuit, c'était l'heure où les songes funèbres
Apportent aux vivans les leçons du cercueil ;
Où le second Brutus vit son génie en deuil
Se dresser devant lui dans l'horreur des ténèbres ;
Où Richard, tourmenté d'un sommeil sans repos,
Vit les mânes vengeurs de sa famille entière,
Rangés autour de ses drapeaux,
Le maudire et crier : voilà ta nuit dernière !

Napoléon veillait, seul et silencieux :
La fatigue inclinait cette tête puissante
Sur la carte immobile où s'attachaient ses yeux ;
Trois guerrières, trois sœurs parurent sous sa tente.

Pauvre et sans ornemens, belle de ses hauts faits,
La première semblait une vierge romaine
Dont le ciel a bruni les traits.
Le front ceint d'un rameau de chêne,
Elle appuyait son bras sur un drapeau français.
Il rappelait un jour d'éternelle mémoire ;
Trois couleurs rayonnaient sur ses lambeaux sacrés
Par la foudre noircis, poudreux et déchirés,
Mais déchirés par la victoire.

« Je t'ai connu soldat; salut : te voilà roi.
« De Marengo la terrible journée
« Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
« Salut; je suis sa sœur aînée.

« Je te guidais au premier rang ;

« Je protégeai ta course et dictai la parole
« Qui ranima des tiens le courage expirant,
« Lorsque la Mort te vit si grand ,
« Qu'elle te respecta sous les foudres d'Arcole.

« Tu changeas mon drapeau contre un sceptre d'airain :
« Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipsée.
« La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
« Adieu, ton règne expire et ta gloire est passée. »

La seconde unissait aux palmes des déserts
Les dépouilles d'Alexandrie.
Les feux dont le soleil inonde sa patrie,
De ses brûlans regards allumaient les éclairs.
Sa main, par la conquête armée,
Dégouttante du sang des descendans d'Omar,
Tenait le glaive de César
Et le compas de Ptolémée.

« Je t'ai connu banni ; salut : te voilà roi.
« Du mont Thabor la brillante journée

« Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
« Salut! je suis sa sœur aînée.

« Je te dois l'éclat immortel
« Du nom que je reçus au pied des Pyramides.
« J'ai vu les turbans d'Ismaël
« Foulés au bord du Nil par tes coursiers rapides.
« Les arts sous ton égide avaient placé leurs fils,
« Quand des restes muets de Thèbe et de Memphis
« Ils interrogeaient la poussière ;
« Et, si tu t'égarais dans ton vol glorieux,
« C'était comme l'aiglon qui se perd dans les cieux,
« C'était pour chercher la lumière.

« Tu voulus l'étouffer sous ton sceptre d'airain :
« Tremble ; je vois pâlir ton étoile éclipsée.
« La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
« Adieu! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

La dernière... ô pitié, des fers chargeaient ses bras!
L'œil baissé vers la terre où chacun de ses pas

Laissait une empreinte sanglante,
Elle s'avançait chancelante
En murmurant ces mots : MEURT ET NE SE REND PAS.
Loin d'elle les trésors qui parent la Conquête,
Et l'appareil des drapeaux prisonniers !
Mais des cyprès, beaux comme des lauriers,
De leur sombre couronne environnaient sa tête.

« Tu ne me connaîtras qu'en cessant d'être roi.
« Écoute et tremble : aucune autre journée
« Dans tes fastes jamais n'aura place après moi,
« Et je n'eus point de sœur aînée.

« De vaillance et de deuil souvenir désastreux,
« J'affranchirai les rois que ton bras tient en laisse,
« Et je transporterai la chaîne qui les blesse
« Aux peuples qui vaincront pour eux.
« Les siècles douteront, en lisant ton histoire,
« Si tes vieux compagnons de gloire,
« Si ces débris vivans de tant d'exploits divers,
« Se sont plus illustrés par trente ans de victoire,
« Que par un seul jour de revers.

« Je chasserai du ciel ton étoile éclipsée ;
« Je briserai ton glaive et ton sceptre d'airain :
« La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
« Adieu ! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

Toutes trois vers le ciel avaient repris l'essor,
Et le guerrier surpris les écoutait encor :
Leur souvenir pesait sur son ame oppressée ;
Mais aux roulemens du tambour,
Cette image bientôt sortit de sa pensée,
Comme l'ombre des nuits se dissipe effacée
Par les premiers rayons du jour.

Il crut avoir dompté les enfans de Pélage.
Entraîné de nouveau par ce char vagabond
Qui portait en tous lieux la guerre et l'esclavage,
Passant sur son empire, il le franchit d'un bond ;
Et tout fumans encor, ses coursiers hors d'haleine,
Que les feux du midi naguère avaient lassés,
De la Bérésina, qui coulait sous sa chaîne,
Buvaient déjà les flots glacés.

Il dormait sur la foi de son astre infidèle,
Trompé par ces flatteurs dont la voix criminelle
L'avait mal conseillé.
Il rêvait, en tombant, l'empire de la terre,
Et ne rouvrit les yeux qu'aux éclats du tonnerre;
Où s'est-il réveillé!...

Seul et sur un rocher d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune,
Du fond de son exil encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune.

Laissant l'Europe vide et la victoire en deuil,
Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,
Où sa puissance a fait naufrage.
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île t'a reçu sans couronne et sans vie,
Toi, qu'un empire immense eut peine à contenir;

Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend avec toi seul toute une dynastie.
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve....
A ses travaux du lendemain.



ÉPILOGUE.

A vous, puissans du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
A vous de décider si, lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir;
Si du Tage au Volga, de la Tamise au Tibre,
L'Europe désormais doit être esclave ou libre.
Libre, elle bénira votre auguste équité;
Non qu'elle offre ses vœux à cette liberté,
Qui des plus saintes lois s'affranchit par le glaive,
Marche sans but, sans frein, sur des débris s'élève,
Triomphe dans le trouble, et, vantant ses bienfaits,
Pour un abus détruit enfante cent forfaits.
La sage liberté qu'elle attend, qu'elle implore,
Qui préside à mes chants, que tout grand peuple adore,
Par le bonheur public affermit les états;
Créant des citoyens, elle fait des soldats,

Enchaîne la licence, abat la tyrannie,
Des pouvoirs balancés entretient l'harmonie,
Réunit les sujets sous le sceptre des rois,
Rapproche tous les rangs, garantit tous les droits,
Et, favorable à tous, de son ombre éternelle
Couvre jusqu'aux ingrats qui conspirent contre elle !
Ainsi le chêne épais reçoit sous ses rameaux,
Défend des feux du jour ces immondes troupeaux
Qui, cherchant à ses pieds leur sauvage pâture,
Des gazons soulevés flétrissent la verdure,
Insultent vainement dans ses profonds appuis
Ce tronc qui leur prodigue et son ombre et ses fruits,
Et les écraserait de ses vastes ruines,
S'ils pouvaient de la terre arracher ses racines.

LIVRE SECOND.

DISCOURS EN VERS.

LA DÉCOUVERTE
DE LA VACCINE,
DISCOURS EN VERS.



LA DÉCOUVERTE

DE LA VACCINE,

DISCOURS EN VERS.

Quels titres n'ont-ils pas à l'amour des humains
Ces mortels inspirés, dont les savantes mains
Pour nous de la nature ont percé les mystères,
Dans des cercles connus ont fait rouler les sphères,
Et, sondant l'infini, peuplé ses profondeurs
D'immobiles clartés et de feux voyageurs?
Leur sublime génie, à travers les nuages,

Osa ravir aux cieux le secret des orages;
A l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du soleil étonné;
Expliqua des couleurs les brillans phénomènes,
Et de notre pensée agrandit les domaines.
Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire,
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre*,
Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe, ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage.

Quelquefois le hasard nous prête son flambeau,
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes

---

* On sait que les soldats d'Omar apportèrent la petite vérole en Egypte, d'où elle se répandit dans le reste du monde.

Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal *.
C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie
Préservaient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,
Aux ennuis du sérail condamnait pour toujours.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Le bien dans tous les arts n'est qu'un pas vers le mieux.
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent les troupeaux des fécondes génisses;
D'un mal, qui le surprend, les fraîches cicatrices
Ont fixé tout à coup ses yeux observateurs.
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs

---

* Jenner inoculait à Berkley, lorsqu'il découvrit la vaccine.

« S'arrêtent sous les chairs de la mamelle ardente.
« Le trayon douloureux que la fièvre tourmente,
« Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
« Prodigue moins les flots de son lait encor pur*,
« Et pressé par les doigts du berger trop avide,
« Distille goutte à goutte une liqueur limpide **.
« Ces venins pénétrans empoisonnent la main
« Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin;
« Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
« Il n'est plus tourmenté par la commune crainte:
« Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux,
« Émousse contre lui ses traits contagieux. »

Jenner entend ces mots et sa route est tracée.
Il marche, il touche au but que poursuit sa pensée.
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effeuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.

---

* Le lait moins abondant n'éprouve aucune altération.

** La limpidité est un des caractères principaux qui distinguent le bon vaccin. (Husson.)

Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort long-temps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore,
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne;
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne;
Plus mûre, elle est dorée, elle s'ouvre et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.
A peine les accès d'une fièvre légère
Accompagnent les pas de ce mal volontaire,
Et l'ennemi secret par lui seul combattu,
Chassé de veine en veine, expire sans vertu.

O triomphe immortel dans les fastes du monde!
Beauté, fille des cieux, toi dont la main féconde

Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse;
Premier lien des cœurs et volupté des yeux,
Beauté, toi dont l'éclat sur des traits gracieux,
Détruit avant le tems, passait comme un sourire,
Nous pourrons désormais prolonger ton empire.

Mais le bruit du prodige à Londres se répand.
Recueilli dans la plaie, un philtre bienfaisant,
Fixé sur des tissus, prisonnier sous le verre,
Sans perdre son pouvoir traverse l'Angleterre.
Pour Jenner chaque épreuve est un succès nouveau.
Vainqueur, devant ses pas il chasse le fléau.
En vain dans ses fureurs une ignorance altière,
Un bandeau sur les yeux, insulte à la lumière;
Le fanatisme, en vain contre lui déclaré,
Environne l'erreur de son rempart sacré;
Où règne la raison, l'erreur est sans défense,

L'Angleterre examine, approuve et récompense.
L'Anglais, né libre et fier, aime la vérité;
Il la cherche, il la trouve, il marche à sa clarté.
Estimé des Français, il leur doit son estime;
Mais avare en tout tems d'un tribut légitime,
Sans accorder l'éloge, il le veut obtenir.
Rivaux, si l'intérêt a pu nous désunir,
La justice en nos cœurs ne dut jamais s'éteindre:
Deux grandes nations s'admirent sans se craindre!

Voyez loin d'Albion ces Anglais courageux,
A travers les écueils, sur les flots orageux,
Du secret de Jenner propageant les merveilles,
Semer sur d'autres bords l'heureux fruit de ses veilles.
Fendez le sein des mers, hardis navigateurs!
Les Autans enchaînés suspendent leurs fureurs;
Un dieu veille sur vous, un dieu doit vous conduire.
Abandonnez la voile au souffle du zéphire,
Le ciel est pur, la nuit prodigue ses flambeaux,
Et les sœurs de Thétis entraînent vos vaisseaux!

Déja vous atteignez, par delà le tropique,
Le vaste continent que baigne l'Atlantique.
Le vaccin voyageur parcourt ces bords lointains,
Où le moka doré mûrit pour nos festins,
Et ces vallons peuplés de jeunes bayadères,
Dont Madras a tissu les parures légères.
Il pénètre à Bagdad, aux murs de Bassora
Que le myrthe enrichit des larmes de Myrrha,
Dans ces champs, où de loin le voyageur admire
Quelques débris épars des grandeurs de Palmire,
Aux lieux où Constantin a fondé ses remparts,
Et sous le ciel glacé de l'empire des Czars.

Mais volons sur ses pas aux rives de la France.
Le bruit de ses bienfaits vainement le devance;
La folle confiance, aux regards effarés,
Adopte les récits par l'effroi consacrés.
Des crimes de Jenner quelle absurde chronique!
L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique;
L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,

Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons *;
Et chacun, s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
Veut expirer du mal, par la peur du remède.
Un plus hardi paraît, et seul mieux inspiré,
Hasarde un premier pas trop longtems différé.
Son audace est heureuse, un autre se rassure;
Un troisième après lui veut tenter l'aventure.
Chaque jour est marqué par de nombreux essais:
Paris donne l'exemple au reste des Français;
Aux leçons de Paris la province est docile,
Et bientôt le village ose imiter la ville.

Loin du toit fastueux par le riche habité,
J'ai vu dans les hameaux la sainte humanité,
A des travaux pieux consacrant ses lumières,
De la contagion affranchir les chaumières.

---

* Quelques habitans de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le vaccin pouvait leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit.

Quand sous l'humble clocher du temple villageois,
L'airain qui frappe l'heure avait frémi deux fois;
Vêtu, comme aux beaux jours, de sa blanche tunique,
Le chantre précédé d'un tambour pacifique,
Du docteur redouté proclamait le retour;
Femmes, enfans, vieillards se pressent à l'entour.
Ce mortel si terrible à leurs yeux se présente.
Ses regards paternels dissipent l'épouvante,
Il rassure la mère, il sourit aux enfans,
Il prédit au vieillard qu'il doit vivre cent ans.
Sous le chaume bientôt la foule se rassemble,
On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
Ils répondent par ordre à l'appel du pasteur;
Une bourse à la main, de loin le bon docteur
Montre au plus intrépide un prix de sa vaillance;
Le magister sourit d'un air de défiance,
Et les traces d'un mal, qu'il a trop mérité,
Ont gravé sur son front son incrédulité.
L'instant fatal approche; il faut qu'on se décide...
Des assistans nombreux quel est le moins timide?
Qu'il se signale! Il vient; tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.
Debout au milieu d'eux, le Nestor du village

Tout bas par ses discours affermit leur courage.
Une mère l'écoute, et, les pleurs dans les yeux,
Inquiète, à son fils adresse ses adieux,
Le présente au docteur et soudain le retire,
Puis le présente encor, se détourne et soupire.
L'un affecte un grand cœur que son trouble dément;
L'autre rougit, pâlit et pleure franchement;
Leur voisin en héros affronte la piqûre,
Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure,
Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Cependant à regret leur bienfaiteur les quitte.
Quelques jours écoulés, un soir il les visite.
Ce n'est plus la terreur qu'il fait naître aujourd'hui:
Ses malades charmés sautent autour de lui;
Le plus jeune d'entre eux l'embrasse et le caresse;
Leurs visages vermeils respirent l'alégresse;
Ils devancent ses pas d'un air leste et dispos.
Leurs complimens naïfs, leurs aimables propos,

La verdeur des vieillards, la fraîcheur de leurs filles,
La joie et la santé de toutes les familles,
Attestent le pouvoir d'un art libérateur,
Et tous, sans le connaître, en bénissent l'auteur.

Adopte ce bienfait, ô France! ô ma patrie!
Après tant de revers qui ne t'ont pas flétrie,
En dépit des vainqueurs, forcés de t'admirer,
Quel beau siècle pour toi semble se préparer!
Je vois de toutes parts une race nouvelle
S'élever dans ton sein plus nombreuse et plus belle.
La nature vaincue en respecte la fleur.
Plus tard étincelans de grâce et de vigueur,
Ces jeunes nourrissons peuplent tes champs fertiles;
Laboureurs au village, artisans dans les villes,
Par l'équité sévère armés du fer des lois,
Admis à la tribune à discuter nos droits,
Ardens, prêts à donner tous les trésors de l'Inde
Pour les lauriers de Mars ou les palmes du Pinde!
Croissez, nobles enfans, l'espoir du nom français;
Par la guerre illustrés, soyez grands dans la paix.

Si quelque roi jaloux insulte à votre gloire,
Couronnez votre front d'une double victoire:
Régnez par les beaux-arts sur ses peuples soumis,
Et soyez sans rivaux comme sans ennemis.

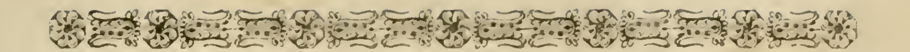




DISCOURS

D'OUVERTURE

DU SECOND THÉATRE FRANÇAIS.



DISCOURS

D'OUVERTURE

DU SECOND THÉATRE FRANÇAIS.*

De ce triple salut ne prenez nul ombrage ;
Je ne viens point, porteur d'un sinistre message,
Annoncer en tremblant qu'un Grec ou qu'un Romain
Ce soir donne à l'affiche un démenti soudain ;
Qu'Oreste, moins zélé pour une amante ingrate,
Renonce à conspirer par ordre d'Hippocrate,
Ou que le roi des rois, désertant ses états,
S'est enfui pour Bordeaux sans réveiller Arcas ;
Nous avons su trouver, loin des sentiers vulgaires,
Des rois à résidence et des dieux sédentaires,
Nourris dès le berceau dans de vieux préjugés,
La crainte du parterre et l'horreur des congés.

---

* Ce discours fut prononcé le 23 octobre 1819.

Modeste ambassadeur d'un empire comique,
Je viens du compliment suivre l'usage antique;
Je viens ressusciter, dès nos premiers essais,
Un des statuts sacrés du Théâtre Français.
Quand de Pâque expirant la fatale quinzaine
Par la poste, au public, ramenait Melpomène,
Au lever du rideau, les nombreux spectateurs,
Réunis pour fêter ses talens voyageurs,
Accueillaient le discours d'un héros ou d'un prince,
Encor tout parfumé des lauriers de province.
Ainsi nous reviendrons complimenter Paris.
Moins chargés de lauriers, nos rivaux ont tout pris;
Trop heureux si, glanant où leur foule moissonne,
Nous ramassons les brins tombés de leur couronne;
Plus heureux si, par zèle artistes casaniers,
Nous pouvons, sous vos yeux, cueillir tous nos lauriers.
Vous, cependant, vous tous, qu'un amour idolâtre
Enflamme noblement pour les jeux du théâtre,
Dirigez sans rigueur nos efforts incertains;
Soyez nos protecteurs, traitez-nous en voisins,
Vous, disciples d'un dieu que plaisanta Molière,
Et songez qu'Apollon d'Esculape est le père.
Vous aussi, de Thémis généreux nourrissons,
Reposez-vous ici de ses doctes leçons.

Puisse une ample récolte ombrager sur ces rives
Le front de nos caissiers de palmes lucratives!
Puissiez-vous, chaque hiver, braver les aquilons,
Contre un sexe craintif déchaînés sur les ponts!
Puissent les doux bravos caresser notre oreille!
Puissions-nous voir l'auteur représenté la veille,
Saluant son ouvrage, à la porte annoncé,
Sortir tout radieux de n'être point placé!
Comblez ce temple heureux de dépouilles opimes;
Mais allez dans quelqu'autre immoler vos victimes.
Hélas! j'ai vu nos dieux abandonnés, proscrits,
Et ce vide effrayant frappe encor mes esprits.
Alors, de l'Odéon le long pèlerinage
Étonnait un fidèle et troublait son courage.
Si quelques voyageurs, nés au quartier d'Antin,
Découvraient l'Odéon dans ce désert lointain,
Ils l'admiraient, frappés de respect et de crainte,
Comme un vieux monument d'Athène ou de Corinthe,
Et rentraient dans Paris, sans risquer un écu
Pour voir les naturels de ce pays perdu.

Voilà, voilà, Messieurs, l'effrayante chronique
Qu'on tourne à nos dépens en récit prophétique,

Éternel entretien de l'amateur glacé
Qui lit notre avenir écrit dans le passé.
Voilà les souvenirs dont s'armait la censure
Durant les longs travaux de notre architecture.
Pourquoi sont-ils passés ces tems, ces heureux tems,
Où les murs s'élevaient au son des instrumens,
Où les rochers émus cédaient à l'harmonie
Des Lafond, des Duport de la Mythologie?
Thalie eût emprunté, pour bâtir son palais,
Notre orchestre... ou celui du Théâtre-Français,
Et nous eût épargné les sinistres augures
Qu'ont rendus contre nous les cent voix des brochures.

Deux théâtres! dit-on; mais le seul existant,
Faute d'appuis nouveaux, ne marche qu'en boitant.
Eh! Messieurs, partagez le champ le plus stérile :
Un seul le négligeait, deux le rendront fertile.
Les talens sont les fruits de la rivalité :
Souvent un fils unique est un enfant gâté.

Que n'a-t-il pas produit ce siècle de miracles,
Où le Pinde français a rendu ses oracles?

Mais, illustrés par lui, deux théâtres rivaux
Luttaient dans la carrière ouverte à ses travaux.
De Racine au combat l'un suivait la bannière,
L'autre avait arboré l'étendard de Molière;
Et l'auteur immortel du Cid et du Menteur
Versait sur les deux camps son éclat créateur.
Du zèle et des succès le public tributaire
Portait de l'un à l'autre un appui volontaire;
Et, fidèle au talent qui charmait son loisir,
N'embrassait de parti que celui du plaisir.

Quand l'astre de Ferney n'éclaira plus la scène,
Il laissa dans la nuit Thalie et Melpomène;
Mais la rivalité, divisant leurs sujets,
Du jour qui n'était plus nous rendit les reflets.
Fabre prêtait alors à la muse comique
La mordante âpreté de sa verve caustique;
Sur les pas de Chénier, Legouvé prit l'essor;
Cet aimable Collin, que Paris pleure encor,
Par l'abandon naïf de sa facile veine,
Mérita le surnom qu'ennoblit La Fontaine;
Ducis nous attendrit pour d'illustres malheurs!
Ducis, dont l'art sublime éveillait nos terreurs,

Inspiré par Shakespear qu'il imitait en maître,
Égala Crébillon, le surpassa peut-être.
Caïn, aux spectateurs, retraçait sur ces bords
L'horreur du premier crime et des premiers remords;
Tout près du Luxembourg, le Vieux Célibataire,
Sous les traits de Molé, captivait le parterre;
De Marius aux fers la sombre majesté
Désarmait d'un regard le Cimbre épouvanté;
Cependant qu'Othello, Polynice et son père,
Fénélon et Boulen, et Macbeth et Fougère
Du bruit toujours croissant de leurs brillans destins,
Fatiguaient les échos des bords ultrapontains.

Quelque splendeur alors couronna nos poètes;
Mais n'ont-ils pas trouvé de dignes interprètes?
Contat, Caumont, Raucourt, Sainval et Dugazon
Laissaient-ils au besoin les enfans d'Apollon?
Fleuri, dont ce théâtre a gardé la mémoire,
Survit à nos plaisirs sans survivre à sa gloire.
Saint-Prix, digne héritier du sceptre de Brizard,
A des collatéraux vient de léguer son art;
Mais Paris se console en écoutant Oreste,
Et rit de deux jours l'un : Célimène lui reste.

Si la rivalité fut féconde en succès,
Pourquoi désespérer de ses nouveaux essais?
Un moment chaque soir ce combat dramatique
Ne peut-il dérider la sombre politique?
Animant de la voix deux empires jumeaux,
La grave Déité qui préside aux journaux
Ne peut-elle au budget dérober une page,
Pour peser les destins de Rome et de Carthage?
Plus d'un guerrier captif, et long-tems sans espoir,
S'apprête à secouer la poudre d'un tiroir;
Plus d'un prince, indécis entre les deux frontières,
N'attend que nos succès pour franchir nos barrières.
Venez, tristes héros, nos bras vous sont ouverts;
Affrontez parmi nous des flots souvent amers.
Le Permesse à la fin est pour vous navigable,
Et vous n'attendrez plus comme une ombre insolvable
Qui, suppliant Caron de la prendre au rabais,
Errait au bord du Styx sans le passer jamais!
Notre esquif lève l'ancre et va braver l'orage;
Mais c'est peu d'un esquif, il faut un équipage.
Que le nôtre à former nous a coûté d'efforts!
Nous avons parcouru la province et ses ports,
Dépeuplé la Belgique, et du Conservatoire
Appelé dans nos rangs et l'élite et la gloire.

Si nous vous présentons quelques heureux talens,
Pardonnez des écarts à leurs nobles élans.
Faut-il rejeter l'or pour un peu d'alliage?
Que son éclat plus pur devienne votre ouvrage.
Songez qu'avec le temps le bien se change en mieux;
Que le plus beau talent ne prend que sous vos yeux
Ce goût, cette nature élégante et fidèle,
Ce bon ton dont Moncade emporta le modèle;
Que le Garrick français s'éleva par degré
Aux célestes transports de Joad inspiré;
Qu'enfin d'un geste vrai la muette éloquence
Est fille d'Apollon... et de la Patience.

Ce propos me rappelle un conte d'autrefois;
Veuillez l'entendre : Esope en faisait même aux rois.
Les rois, vous le savez, sont des dieux sur la terre,
Et ce qu'on dit aux dieux peut se dire au parterre.

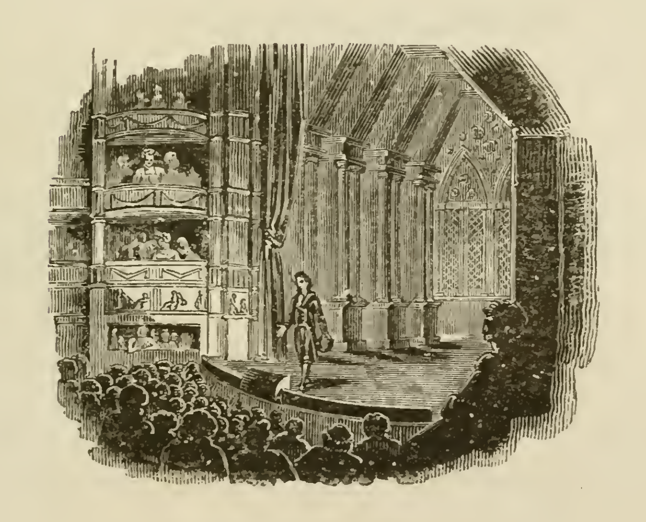
« Dans un pays que je ne nomme point,
Pays des arts, du goût, de l'élégance,
(Il est, je crois, de votre connaissance,)

Était un parc admirable en tout point.
Chose bizarre : une seule avenue
Le traversait dans sa vaste étendue.
Là s'assemblaient gens de cour et bourgeois;
Juge, avocat, militaire, coquette,
S'y délassaient du soin de leurs emplois,
Ou des travaux d'une longue toilette.
Les orangers parfumaient ces beaux lieux;
On y rêvait au doux bruit des fontaines.
Quels gazons frais! quels sons mélodieux!
Les rossignols y chantaient par centaines
Toute l'année... hormis deux ou trois mois,
Où ces messieurs prenaient tous leur volée,
Couraient les champs, et laissaient dans l'allée
D'autres oiseaux, lesquels étaient sans voix.
A leur retour la foule consolée
Dans l'avenue oubliait ses ennuis.
On s'y portait : c'était la mode; et puis...
C'était la seule. Un bon vieillard, un sage,
Dit : Mais pourquoi ne pas en avoir deux?
Soudain on plante, on se hâte, et l'ouvrage
Va lentement; alors c'était l'usage.
La promenade ouverte aux curieux,
Tout le monde entre, et d'abord la Critique.

Sur les défauts chaque passant s'explique.
Qui n'a les siens? C'est bien, s'écriait-on;
Mais peu de fleurs! mais des arbres sans ombre!
Les rossignols n'y sont pas en grand nombre!
Des fruits, pas un! à peine du gazon!
Oh! l'autre allée aura la préférence.
Elle a la mienne, et j'y cours..... Patience,
Dit le vieillard qui parlait de bon sens;
Juger trop vite à l'erreur nous entraîne.
Est-ce en deux jours que le gland devient chêne?
Laissez grandir ces arbustes naissans,
Ils donneront du frais et de l'ombrage.
Prodiguez l'onde aux gazons délicats,
Et leur duvet s'étendra sous vos pas.
Encouragez les chantres du bocage,
Les rossignols épars sur les rameaux
Verront près d'eux s'élever des rivaux;
Leur foule un jour couvrira ce feuillage,
Vous charmera de chants toujours nouveaux.
Toute l'année ils vous seront fidèles.....
On prendra soin de leur couper les ailes.
Laissez aux fleurs le tems de s'entr'ouvrir,
Et leurs couleurs n'en seront que plus belles.
Vienne l'automne, et les fruits vont mûrir.

Achetez donc par un peu d'indulgence
Double avenue et double jouissance. »

Suivit-on ce conseil ? ce conseil fut-il vain ?
Le mot de cette énigme au compliment prochain.

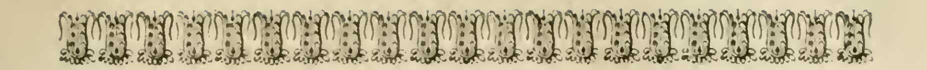


DISCOURS

D'INAUGURATION

POUR L'OUVERTURE

DU THÉATRE DU HAVRE.



DISCOURS

D'INAUGURATION

POUR LE THÉATRE DU HAVRE *.

Consacré par vos soins aux neuf Sœurs de la Fable,
Enfin il est debout ce Temple interminable,
Qui, de ses fondemens sortant avec lenteur,
Long-tems d'un vain espoir flatta le spectateur,
Comme un chêne encor nain promet, à fleur de terre,
D'ombrager les neveux de son propriétaire.

---

* Ce théâtre a été ouvert le 25 août 1823. L'auteur est né au Hâvre.

Pour nous il s'est levé ce jour terrible et doux,
Ce jour qui tant de fois recula devant nous ;
Aux torrens du Public enfin la porte s'ouvre,
Et sur vos bords aussi le génie a son Louvre.
Le Parterre l'admire, étonné de s'asseoir
Sous un soleil nouveau qui s'allume le soir;
Il en peut contempler la colonnade ovale,
De celle de Perrault très-modeste rivale,
Les degrés somptueux et les foyers ouverts
Sur vos bassins chargés de pavillons divers.

L'armateur satisfait, pour prix de ses largesses,
Peut du sein des plaisirs calculer ses richesses,
Et dans ces lacs profonds, creusés pour son comptoir,
Voit d'un gain assuré se balancer l'espoir.
Tourne-t-il ses regards vers la scène mobile,
Une forêt qui fuit lui découvre une ville;
C'est là que Cicéri, dont les heureux pinceaux
Font frémir le feuillage et couler les ruisseaux,
A suspendu pour vous les tentes de l'Aulide,
Vous égare avec lui dans les jardins d'Armide,

Vous offre tour à tour le Caire et ses bazars,
La prison de Warvick, le palais des Césars,
Le temple de Vesta, le bosquet de Joconde,
Et vous donne en peinture un abrégé du monde.

Pour enchanter vos sens tous les arts sont d'accord;
Mais au goût qui les juge ils devaient cet effort.
Où pouvaient-ils porter d'aussi justes hommages?
Quel plaisir délicat n'a droit à vos suffrages?

C'est peu que la Neustrie étale à tous les yeux
Les opulens tributs d'un sol industrieux,
Ces pressoirs ruisselans qu'un jus doré colore,
Ces basins de Déville, et ces prés où l'Aurore,
Qui n'a jamais quitté son époux d'un œil sec,
Vient mouiller de ses pleurs les madras de Bolbec;
C'est peu que d'Yvetot le royaume historique
Habille un peuple heureux des tissus qu'il fabrique,
Et d'un chorus de joie ébranlant les échos,

Célèbre le lundi sous les pommiers de Caux ;
Votre gloire est plus belle, et l'antique Neustrie
N'est pas moins chère aux arts que chère à l'industrie.
Là, Corneille naquit, et cet esprit puissant,
Qui créait à lui seul le théâtre naissant,
A devancé Racine, et Quinault et Molière,
Et son laurier normand couvre la France entière ;
Là, naquit Fontenelle, astronome mondain,
Que les Grâces suivaient un compas à la main ;
Là, ce peintre éloquent, Poussin, dont le génie
D'un Raphael français étonna l'Italie !

Sol fécond, dans tes champs le voyageur séduit
Rencontre un souvenir en savourant un fruit :
Arques, Falaise même eut ses jours de vaillance,
Et Rouen plus fameux, où, morte pour la France,
Jeanne, qui succombait sous le joug étranger,
Léguait aux cœurs Normands son malheur à venger ;
Et ce clocher d'Harfleur, debout pour vous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais ne l'a pu défendre ;
Enfin votre cité, cette reine des eaux,

Par un commerce actif rivale de Bordeaux,
Rivale de Toulon par plus d'une victoire,
Qui s'illustra soi-même et suffit à sa gloire.

Oui, vous deviez un temple aux filles d'Apollon :
Elles ont eu des sœurs dans ce riant vallon ;
C'est toi que j'en atteste, aimable LAFAYETTE,
De CLÈVE et de NÉMOURS muse tendre et discrète,
Qui dérobas ta vie à la célébrité
En illustrant le nom que SEGRAIS t'a prêté ;
Toi, docte SCUDÉRI, muse plus téméraire,
Lauréat féminin d'un concours littéraire.

Mais le Hâvre a vu naître un talent créateur,
Celui qui transporta sur ce bord enchanteur
Les fables et les dieux de l'Arcadie antique*.
Tout prend sous ses pinceaux un charme poétique :
La Seine est une vierge et fuit un jeune amant ;

---

* Bernardin de Saint-Pierre.

A croire les récits de ce conteur charmant,
La pomme de discorde, offerte à trois rivales,
Se brisa dans vos champs en deux moitiés égales,
Et si des noirs pépins le germe trop fécond
A semé les procès qu'on récolte à Domfront,
La blancheur de la pomme, où l'incarnat se joue,
Embellit la Cauchoise et brille sur sa joue.
Eh! qui de vous, Messieurs, quand propice aux vaisseaux,
La Hève, au sein des nuits, allume ses fanaux,
Quand la mer vient heurter de ses vagues plaintives
Les rivages de Leure et les pointes de Dives,
Quand le signal d'alarme annonce à vos nochers
Qu'une nef en débris se perd sur les rochers,
Qui de vous, plus sensible aux traits d'un beau génie,
Ne voit sur le tillac s'abîmer VIRGINIE?
De cet amour si pur qui n'a plaint les malheurs?
Gloire au talent divin consacré par vos pleurs!
Honneur à sa patrie! Hélas! plus d'un orage
Retraça sous vos yeux cet immortel naufrage;
Plus d'une fois aussi le Hâvrais généreux,
Élancé dans les flots et repoussé par eux,
Pour l'humanité seule affronta la tourmente
Que PAUL au désespoir bravait pour une amante;

Il affronta la mort, quand l'obus en passant
Creusait sous ses éclats le gallet jaillissant,
Et qu'aux cris des vainqueurs, aux clameurs de la ville,
Aux bravos répétés des côteaux d'Ingouville,
L'amiral ennemi, foudroyé par nos forts*,
Voyait tomber ses mâts croulant sur ses sabords.
Mais la paix vous désarme et vous rend l'opulence;
Recueillez ses présens, que sa douce influence
Règne aussi sur les mers que vous devez franchir;
Que le brick voyageur armé pour s'enrichir
Des parfums du Niger, de l'Indus et du Phâse,
S'élance des chantiers qu'en glissant il embrâse;
Que du fruit cotonneux des champs américains
La poulie en criant charge vos magasins;
Sortant à grains dorés du boucaut qui se vide
Que le Moka pour vous s'élève en pyramide,
Et que de vos trésors quelques faibles ruisseaux,
Détournés de leurs cours, tombent dans nos bureaux.

Venez sur notre scène, à vos frais embellie,

---

* Sir Sidney Smith.

Courtiser chaque soir Melpomène et Thalie....
Melpomène ! ... à ce nom ne vous alarmez pas ;
La muse de Grétry sur elle aura le pas.
De tragiques douleurs pourraient mettre à la gêne
Les Colins obligés de la troupe indigène ;
Nous ferons succéder à leurs tendres accens,
Non pas d'un dieu proscrit les bandits innocens,
Mais l'heureux Vaudeville, enfant de la satyre,
Dont le luth Bas-Normand naquit au Val de Vire.

Enfin nous tenterons de plus nobles efforts,
Quand Mars et quand Talma, passagers sur nos bords,
Offriront aux bravos ce talent admirable,
Qui n'imita personne et reste inimitable.

Heureux de nos autels les humbles desservans,
Si le dieu trop connu qui déchaîne les vents,
Nous épargnant au port ses sifflemens sinistres,
A nos dépens jamais ne vous prend pour ministres,

Et plus heureux l'auteur qui composa ces vers,
S'il n'a point profané des noms qui vous sont chers,
Et s'il fait partager à votre ame attendrie
Le plaisir qu'il éprouve en chantant sa patrie.



ÉPITRE.

...... Et proposui in animo meo quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole. Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in eà. (ECCLESIASTES, cap. I.)



Devéria del.t — Burdet sc.

GALILÉE INDIGNÉ CHANGE L'ORDRE DES CIEUX.

. . . .

N'A-T-IL PAS EXPIÉ PAR TROIS ANS DE PRISON
L'INEXCUSABLE TORT D'AVOIR TROP TOT RAISON.

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.



ÉPITRE

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR CETTE QUESTION:

L'ÉTUDE FAIT-ELLE LE BONHEUR DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE?

ILLUSTRES héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous dont la république
Offre aux regards surpris de cet accord heureux,
Quarante souverains qui sont unis entre eux;
Souffrez que la Sorbonne, armée à la légère,
Hasarde contre vous un combat littéraire.

Le bonnet de docteur couvre mes cheveux blancs,
Et pour argumenter je monte sur les bancs.

Des neuf Vierges du Pinde éloquens interprètes,
Le ciel vous a dotés de ses faveurs secrètes;
Vous avez vu les fruits de vos nobles travaux
D'un public idolâtre emporter les bravos:
Soit que, les yeux en pleurs, sur la scène il contemple
Benjamin, Clytemnestre et les héros du Temple;
Que deux amis rivaux, pour corriger Paris,
Reproduisent Térence et Plaute en leurs écrits;
Soit que vous décriviez, sur le mont d'Aonie,
Les doux travaux des champs et les lois d'Uranie;
Que la grave Clio vous prête son burin,
Ou qu'Apollon vous guide, un Homère à la main.
Je le sais, une étude et constante et profonde
Des triomphes pour vous fut la source féconde.
L'étude, à vous entendre, est un divin secours;
De l'existence entière elle embellit le cours....
Rebelle sur ce point, pardonnez si ma plume
Prouve que ces plaisirs sont mêlés d'amertume;
Que semblable à ce mets du bossu Phrygien,
L'étude est un grand mal comme un souverain bien.

Le besoin de parler m'entraîne à contredire ;
Je suis vieux et docteur, passez-moi mon délire.

Heureux, heureux le tems où les premiers humains
Du temple de mémoire ignoraient les chemins !
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printems monotone ;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui dans un lourd repos assoupit nos humeurs,
Éteint des passions les flammes immortelles ;
Il n'est point de grandeur, point de bonheur sans elles.
Humains, j'aime à vous voir, en ce siècle vanté,
Jouir avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gêne
N'était pas en naissant accablé sous sa chaîne ;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux ;
De la nature encor vous respectiez les voiles ;
Qui de vous disputait sur le cours des étoiles ?
Le fanatisme ardent, qui parle au nom du ciel,
Ne gonflait point vos cœurs d'arrogance et de fiel ;
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.

Votre amour est farouche et tient de la fureur;
Votre prompte justice imprime la terreur;
Mais dans l'aspérité de vos vertus naïves
Brillent du naturel les traces primitives.
J'admire plus cent fois ce lion furieux,
Qui, la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillant d'une effroyable joie,
Suit son instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur, que le fer a flétrie,
Attributs impuissans d'une race avilie.

Las d'un libre destin, las de sa dignité,
L'homme sur ses autels plaça la vanité.
Le front chargé d'ennuis l'étude prit naissance,
Et l'erreur, à sa voix, détrôna l'ignorance.
L'homme a dit*: « Je sais tout et j'ai tout défini;

* Locutus sum in corde meo, dicens : Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt antè me in Jerusalem : et mens mea contemplata est multa sapienter, et didici.

Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, errores et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. (ECCLESIASTES, cap. 1.)

« J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
« L'étude me ravit à des hauteurs sublimes :
« De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes :
« Cet élément subtil dont il roule entouré,
« Ce feu, de tous les corps le principe sacré,
« L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
« N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
« Est-il quelques secrets, cachés au fond des cieux,
« Que n'ait point pénétrés mon regard curieux?... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer!
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles!
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles!
Ptolémée, illustré par cent travaux divers*,
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers.
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie**,

---

* Ptolémée, surnommé le Très-Sage et le Divin, supposa l'existence d'un dernier ciel de cristal qui imprimait le mouvement à tous les autres.

** On connaît les idées des anciens sur l'harmonie des corps célestes. Pythagore et ses disciples avaient représenté par les sept notes de la musique les sept planètes alors connues.

Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le tems nous éclaire et les a réfutés,
Le tems de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte;
De son fil embrouillé, qui s'alonge toujours,
On suit péniblement les tortueux détours;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.

A peine un faible enfant, échappé du berceau,
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les Quatre-Facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous point Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour chez nos derniers neveux
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux?

Mais du collège enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté! sans toi les plaisirs sont des peines!
Quel destin vous attend, si de la vérité

Le flambeau redoutable est par vous présenté !
Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres !
Leur nombre dangereux fait leur autorité :
Les sots depuis Adam sont en majorité.

La divinité même inspire Anaxagore *;
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux.
Sans pitié loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire...
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison ?

Répondez : que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire ?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards ?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,

* Anaxagore soutint le premier qu'une intelligence divine avait présidé à l'arrangement de l'univers. Les prières de Périclès, son élève et son ami, ne purent lui épargner la honte d'être chassé d'Athènes, comme un impie.

Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs ;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil ;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talens! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie ;
Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

Vous, qu'Apollon choisit pour siéger dans son temple,
Oserai-je en passant vous citer votre exemple?
Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel!
Que de fois l'indigence au fond de votre asyle,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encore, humbles dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil!

Mais sortez, direz-vous, du temple de mémoire;

Cessez d'unir l'étude à l'amour de la gloire...
Vous m'avez prévenu; c'est dans l'obscurité
Que l'étude est un pas vers la félicité.
La vérité m'attire, et, soigneux de me taire,
Je la cherche, la trouve, et la cache au vulgaire...
La cacher! à ce mot vous répondez soudain,
Comme l'eût fait Caton dans le sénat romain.
« La cacher! il le faut, si sa clarté peut nuire;
« Mais au pied du bûcher dût-elle te conduire,
« Si tu conçois l'espoir d'être utile aux humains,
« Parle! aux fers des tyrans cours présenter tes mains.
« Parle, c'est ton devoir; philosophe, à quel titre
« Du bonheur des mortels te rendrais-tu l'arbitre?
« Tu pâlis... De quel droit priver des malheureux
« De ce dépôt sacré qui t'est commis pour eux?
« La gloire n'est, dis-tu, qu'une illustre fumée?
« Il s'agit d'une dette, et non de renommée.
« Parle au prix de tes jours; le sacrifice est grand,
« Mais tu te l'imposais toi-même en t'éclairant.
« Ton honneur, ton pays, le monde le réclame;
« Meurs donc infortuné pour ne pas vivre infâme. »

L'alternative est grave, et, parmi vous, je crois

Qu'on eût vu Fontenelle hésiter sur le choix.
Un auteur fut souvent brûlé pour un bon livre;
Il est beau d'être lu, mais il est doux de vivre.
Je suis sexagénaire et crains de m'exposer;
Que j'arrive à cent ans, et je veux tout oser.
Voilà mon sentiment, Messieurs, ne vous déplaise.
Je le redis encor, retranché dans ma thèse:
Comme ce roi Janus qu'adora l'univers,
L'étude offre à mes yeux deux visages divers.
L'un est bouffi d'orgueil, mais pâle de tristesse;
L'autre, calme et riant, ressemble à la Sagesse.
Le sage qui la suit, prompt à se modérer,
Sait boire dans sa coupe et ne pas s'enivrer.
Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre *:
Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager?
Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger?
Livre-toi tout entier à la douceur secrète
D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets;

---

* Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι. (Pindare.)

Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,
Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
J'exerce ma raison avec timidité;
J'adore sans orgueil la sainte vérité.
Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie;
Ils me font tour-à-tour fidèle compagnie.
Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
Préférant Tusculum aux pompes du sénat!
Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome;
Là, je vois l'homme heureux qui vaut bien le grand homme.

Le sort m'a-t-il repris ses présens incertains,
L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins;
De mes sens agités calme l'inquiétude,
Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.

O champs de la Neustrie, ô fertiles vallons!
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
Sous des pommiers en fleurs, à l'ombre des vieux chênes,
Laissez-moi m'égarer aux bords de vos fontaines!
L'aspect de l'univers m'élève à son auteur;
Il me révèle un dieu, mais un dieu bienfaiteur.

J'apprends à mépriser cette horreur fantastique
Qu'au chevet des mourans plaça la politique.
Doit-on dans ses décrets prévenir l'Éternel ?
Mortel, songe à toi-même en jugeant un mortel ;
Et, faible comme lui, ne sois pas plus sévère
Que ce dieu qui pardonne ou qui punit en père.
Avons-nous à pleurer la perte d'un ami ?
Notre esprit est plus fort par l'étude affermi.
Que c'est bien à mon sens la volupté suprême,
D'oublier les humains, de descendre en soi-même,
De fixer dans son cœur, trop long-tems combattu,
L'inaltérable paix que donne la vertu !
Fais-toi donc de te vaincre une douce habitude ;
Oui, consacre ta force à cette noble étude ;
Elle est digne de l'homme, elle mène au bonheur :
Apprends, pour être heureux, à devenir meilleur.

Mais je vous vois sourire, auguste Aréopage ;
« Docteur, me dites-vous, c'est raisonner en sage :
« Pour vous l'étude obscure a seule des douceurs ;
« Vous rimez cependant en blâmant les neuf Sœurs... »
J'entends, brûlez mes vers. Dans l'ardeur d'un beau zèle,
Je condamnais la gloire et l'étude avec elle.

Ingrat, je blasphémais; leurs rêves séduisans
D'un orgueilleux espoir caressaient mes vieux ans,
Me promettaient déjà cette palme éclatante,
Digne prix qu'Apollon par vos mains nous présente;
Dans mon cœur épuisé réveillaient des désirs,
Et réfutaient mes vers en charmant mes loisirs;
J'étais heureux enfin. Dans cette triste vie,
Où de revers si prompts la victoire est suivie,
Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
L'étude, après l'amour, est le meilleur des maux.



LIVRE TROISIÈME.

POÉSIES DIVERSES.

LES TROYENNES.

LES TROYENNES.

CANTATE.

Αλλ' ω τῶν χαλκεγχεων Τρωων
Αλοχοι μελεαι,
Και κουραι, και δυσνυμφοι,
Τυφεται Ιλιον. Αιαζωμεν.
EURIPIDE.

Aux bords du Simoïs, les Troyennes captives
Ensemble rappelaient, par des hymnes pieux,
De leurs félicités les heures fugitives,
Et le deuil sur le front, les larmes dans les yeux,
Adressaient de leurs voix plaintives
Aux restes d'Ilion ces éternels adieux:

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus, et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Des rois voisins puissant recours,

Que de fois Ilion s'arma pour leur défense!
D'un peuple heureux l'innombrable concours
S'agitait dans les murs de cette ville immense :
Ses tours bravaient des ans les progrès destructeurs,
Et, fondés par les dieux, ses temples magnifiques
Touchaient de leurs voûtes antiques
Au séjour de leurs fondateurs.

UNE TROYENNE.

Cinquante fils, l'honneur de Troie,
Assis au banquet paternel,
Environnaient Priam de splendeur et de joie;
Heureux père, il croyait son bonheur éternel!

UNE AUTRE.

Royal espoir de ta famille,
Hector, tu prends le bouclier,
Sur ton sein la cuirasse brille,
Le fer couvre ton front guerrier.
Aux yeux d'Hécube, qui frissonne,
Dans les jeux obtiens la couronne,
Pour en couvrir ses cheveux blancs;
Du ciel allumant la colère,

Déjà le crime de ton frère
T'apprête des jeux plus sanglans.

UNE JEUNE FILLE.

Polixène disait à ses jeunes compagnes :
Dépouillez ce vallon favorisé des cieux ;
C'est pour nous que les fleurs naissent dans ces campagnes ;
Le printems sourit à nos jeux.
Elle ne disait pas : vous plaindrez ma misère
Sur ces bords où mes jours coulent dans les honneurs ;
Elle ne disait pas : mon sang teindra la terre
Où je cueille aujourd'hui des fleurs.

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Sous l'azur d'un beau ciel, qui promet d'heureux jours,
Quel est ce passager dont la nef couronnée
Dans un calme profond s'avance abandonnée
Au souffle des Amours.

UNE AUTRE.

Il apporte dans nos murailles

Le carnage et les funérailles !
Neptune, au fond des mers que ton trident vengeur
Ouvre une tombe à l'adultère,
Et vous, dieux de l'Olympe, ordonnez au tonnerre
De dévorer le ravisseur.

UNE TROYENNE.

Mais non, le clairon sonne et le fer étincelle ;
Je vois tomber les rocs, j'entends siffler les dards ;
Dans les champs dévastés le sang au loin ruisselle,
Les chars sont heurtés par les chars.
Achille s'élance,
Il vole, tout fuit,
L'horreur le devance,
Le trépas le suit,
La crainte et la honte
Sont dans tous les yeux,
Hector seul affronte
Achille et les Dieux.

UNE AUTRE.

Sur les restes d'Hector qu'on épanche une eau pure,
Apportez des parfums, faites fumer l'encens.

Autour de son bûcher vos sourds gémissemens,
Forment un douloureux murmure;
Ah! gémissez, Troyens! soldats, baignez de pleurs
Une cendre si chère!...
Des fleurs, vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

CHOEUR.

Des fleurs, vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

UNE TROYENNE.

Ilion, Ilion, tu dors, et dans tes murs
Pyrrhus veille enflammé d'une cruelle joie;
Tels que des loups errans par des sentiers obscurs,
Les Grecs viennent saisir leur proie.

UNE AUTRE.

Hélas! demain à son retour
Le soleil pour Argos ramenera le jour;
Mais il ne luira plus pour Troie.

UNE TROYENNE.

O détestable nuit! ô perfide sommeil!

D'où vient qu'autour de moi brille une clarté sombre !
Quels affreux hurlemens se prolongent dans l'ombre !
Quel épouvantable réveil !

UNE JEUNE TROYENNE.

Sthénélus massacre mon frère.

UNE JEUNE TROYENNE.

Ajax poursuit ma sœur dans les bras de ma mère.

UNE AUTRE.

Ulysse foule aux pieds mon père.

UNE TROYENNE.

Nos palais sont détruits, nos temples ravagés;
Femmes, enfans, vieillards, sous le fer tout succombe,
Par un même trépas dans une même tombe
Tous les citoyens sont plongés.

UNE AUTRE.

Adieu, champs où fut Troie, adieu, terre chérie,
Et vous, mânes sacrés des héros et des rois,
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Adieu pour la dernière fois !

UNE TROYENNE.

Un jour, en parcourant la plage solitaire,
Des forêts le tigre indompté
Souillera de ses pas l'auguste sanctuaire,
Séjour de la divinité.

UNE TROYENNE.

Le pâtre de l'Ida, seul près d'un vieux portique,
Sous les rameaux sanglans du laurier domestique,
Où l'ombre de Priam semble gémir encor,
Cherchera des cités l'antique souveraine,
Tandis que le bélier bondira dans la plaine
Sur le tombeau d'Hector.

UNE AUTRE.

Et nous, tristes débris, battus par les tempêtes,
La mer nous jetera sur quelque bord lointain.

UNE AUTRE.

Des vainqueurs nous verrons les fêtes;
Nous dresserons aux Grecs la table du festin.
Leurs épouses riront de notre obéissance;
Et dans les coupes d'or où buvaient nos aïeux,

Debout, nous verserons aux convives joyeux
Le vin, l'ivresse et l'arrogance.

UNE TROYENNE.

Chantez cette Ilion proscrite par les dieux;
Chantez, nous diront-ils, misérables captives,
Et que l'hymne troyen retentisse en ces lieux.
O fleuves d'Ilion, nous chantions sur vos rives,
Quand des murs de Priam les nombreux citoyens,
Enrichis dans la paix, triomphaient dans la guerre;
Mais les hymnes troyens
Ne retentiront plus sur la rive étrangère!

UNE AUTRE.

Si tu veux entendre nos chants,
Rends-nous, peuple cruel, nos époux et nos pères,
Nos enfans et nos frères!
Fais sortir Ilion de ses débris fumans!
Mais puisque nul effort aujourd'hui ne peut rendre
La splendeur à Pergame en cendre,
La vie aux guerriers Phrygiens,
Sans cesse nous voulons pleurer notre misère,
Et les hymnes troyens
Ne retentiront pas sur la rive étrangère.

CHOEUR.

Adieu, mânes sacrés des héros et des rois!
Adieu, terre chérie!
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Vous entendez nos chants pour la dernière fois!





DANAÉ.

.... Εὕδε βρέφος, εὑδέτω δὲ πόντος,
Εὑδέτω ἄμετρον κακόν.

SIMONIDE.

Les ministres fougueux du tyran d'Éolie,
Troublaient au loin les airs de leurs longs sifflemens,
Et des rochers émus jusqu'en leurs fondemens
Amphitrite insultait la cîme ensevelie
Sous ses monts écumans.
Un torrent pluvieux s'échappait des nuages,

Et les pâles clartés que vomissaient leurs flancs,
Sillonnaient les flots turbulens
De cet océan sans rivages.

Le front déjà voilé des ombres du trépas,
Seule sur un esquif, Danaë gémissante
Levait au ciel ses yeux éteints par l'épouvante,
Ses yeux.... Son jeune fils reposait dans ses bras.
Enfin, avec transport sur son cœur elle presse
Ce fils, l'unique objet de ses mornes douleurs,
Puis de ses froides mains doucement le caresse,
Et lui dit, le couvrant de baisers et de pleurs :

« Si jeune tu ne peux connaître
« Toute l'horreur de notre sort,
« Pauvre enfant, tu souris peut-être
« Au flot qui t'apporte la mort.

« Phébé, que ton céleste frère
« Abaisse ses regards sur moi ;

« Fils de Latone, souviens-toi
« Des infortunes de ta mère.

« Hélas! rallumant son flambeau,
« Que l'Aurore tarde à paraître;
« Dieux! quelle nuit et quel berceau
« Pour un enfant qui vient de naître!

« O mon fils! il n'est plus d'espoir!
« Déjà l'abîme nous dévore:
« Sur mon sein je te presse encore,
« Mais je ne dois plus te revoir. »

Cependant Jupiter a tressailli de crainte:
Pâle, il s'est élancé, le courroux dans les yeux:
C'est un père, un amant, c'est le maître des dieux;
Il porte sur son front cette majesté sainte,
Qui consterne la terre et fait trembler les cieux:
La foudre à son aspect se tait épouvantée;
A ses pieds les autans déposent leur fureur;

De la voûte du ciel, qu'elle avait insultée,
La mer précipitée
Dans ses gouffres sans fond retombe de terreur.
Il parle; Danaé tremble à sa voix chérie,
Se courbe sous sa gloire, et frissonne, et s'écrie:

« Grâce, Dieu redouté, ne nous consume pas
« De l'éclat dévorant dont ta gloire est armée.
« Et toi, lève, ô mon fils, ta tête inanimée;
« C'est ton père, tends-lui les bras!

« Il m'exauce, aucun bruit ne frappe mes oreilles;
« La nuit a rallumé ses astres radieux;
« Tu souris, tes beaux yeux se ferment, tu sommeilles;
« Dors, mon fils, sur la foi des dieux. »

Elle dit, et l'esquif, sous un ciel sans nuage,
Poussé par les zéphirs, glisse jusqu'au rivage.
Danaé sur des fleurs dépose son trésor,
Cet enfant qu'à regret les flots semblent lui rendre,

L'écoute respirer, l'entend, l'écoute encor,
Ne peut se lasser de l'entendre,
Et le cœur agité d'un doux frémissement,
Sentant son sein pressé par la bouche vermeille
De l'enfant qui s'éveille,
Rend un pieux hommage à son céleste amant.



ANTIGONE ET ISMÈNE,

PLEURANT SUR LEURS FRÈRES.

Ἴτω δάκρυα
ἴτω γόος.
ESCHYLE.

ANTIGONE.

ÉCLATEZ, mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge.

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.

O frères malheureux !

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs !

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots !

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs !

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres;
Mon cœur succombe à ses tourmens.

ISMÈNE.

Ma voix lasse de cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissemens.

ANTIGONE.

Quoi ! périr d'une main si chère !

ISMÈNE.

Quoi ! percer le cœur de son frère !

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs !

ISMÈNE.

Vaincus tous deux !

ANTIGONE.

O récit qui me désespère !

ISMÈNE.

O spectacle encor plus affreux !

ANTIGONE.

Où les ensevelir ?

ISMÈNE.

A côté de leur père :

Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice !

ISMÈNE.

Etéocle ! ô mon frère !

ENSEMBLE.

Et nous plus misérables sœurs!

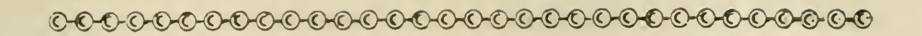
ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!





HYMNE A VÉNUS.

...... Hominum divumque voluptas,
Alma Venus! LUCRÈCE.

VÉNUS, ô volupté des mortels et des dieux!
Ame de tout ce qui respire,
Tu gouvernes la terre, et les mers, et les cieux,
Tout l'univers reconnaît ton empire!
Des êtres différens les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre ou dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent d'un cours paisible,
L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible!

Tu parais, ton aspect embellit l'univers:

Je vois fuir devant toi les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs.

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux palpitans sous leur toît de feuillage,
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts.
Des gouffres de Thétis tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers
Des élans amoureux de leurs masses énormes.
Les papillons légers se cherchent sur les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs.
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe:
Les serpens en sifflant s'entrelacent sous l'herbe:
Le tigre dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,
Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit: les vallons, les fleuves, les montagnes.
La rose se parfume et le chêne verdit;
Au fond de l'Océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleurs fécondent leurs compagnes.

Cependant les Sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante
Qui tremble dans leurs bras nerveux,
Et de désir et d'épouvante!....

La déesse sourit aux mortels enchantés:
Elle entend s'élever du milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, du sein des mers profondes,
Un murmure confus de cent bruits amoureux;
Et ce concert voluptueux
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.



ODE.

.... Neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
HORACE.

DÉJA l'aurore aux mains vermeilles,
Sème les roses du matin;
Va, jeune esclave, sous ces treilles
Porter les coupes du festin.
Que ces flacons dont la vieillesse
Promet à la soif qui nous presse
Un nectar long-tems respecté,
Rafraîchis par des eaux limpides,

M'apportent dans leurs flancs humides
Le délire et la volupté.

C'est ainsi qu'une aimable ivresse
Loin de moi chasse la douleur.
De mes jours la mort est maîtresse:
Je suis maître de mon bonheur.
Quand l'aveugle destin l'outrage,
Amis, le véritable sage
S'enveloppe de sa vertu.
Dédaignant la plainte importune,
Il rit, et boit à la Fortune,
Qui pensait l'avoir abattu.

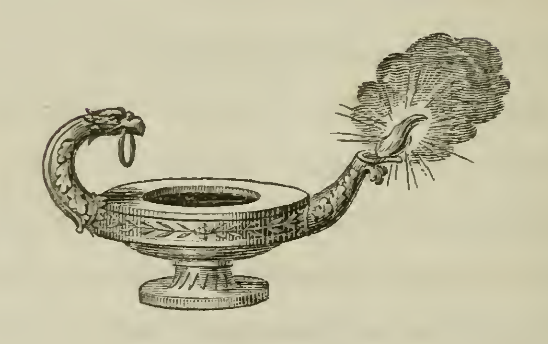
Des beaux arbres qui m'ont vu naître,
Les cyprès doivent seuls un jour,
Derniers compagnons de leur maître,
Le suivre à son dernier séjour.
Mais que parfois la vigne encore,
Sur nos fronts, que son jus colore,
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidèle
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux.

O Naïs! par la mort cruelle
Quand mon arrêt sera porté,
Approche, la douleur t'appelle
Où t'appelait la volupté.
Réponds à ma voix défaillante,
Soulève ma tête tremblante,
De ton souffle viens m'embrâser;
Ah! que sur tes lèvres de flamme
Je puisse déposer mon ame!
Que j'expire dans un baiser!

Alors que ma froide paupière
Pressera mes yeux à jamais,
O Naïs! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fête,
Sur un bras inclinant ma tête,
Une coupe vide à la main,
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage,
Qui sommeille après un festin.

Toi-même à la clarté ravie,
Tu dois fermer tes yeux si beaux;

Mais un jour l'éternelle vie
Sortira du sein des tombeaux.
Comme deux époux de la veille,
Qu'un tendre souvenir éveille,
Aux premiers rayons du matin ;
Surpris et charmés de renaître,
Ensemble nous verrons paraître
L'aurore d'un jour sans déclin.





Devéria del.t A. Mottet sc

VERSAILLES.

BENSERADE, BOILEAU, SÉVIGNÉ, LA BRUYÈRE,
ÉCOUTEZ EN RIANT LES CONTES D'HAMILTON;

PUBLIÉ PAR LADVOCAT, DÉCEMBRE 1823.



VERSAILLES,

ÉLÉGIE.

Reviens, ô mon unique amie,
Dissipe un noir chagrin qui trouble ma raison :
Reviens, quitte un moment cette ville embellie
Par les arts, enfans d'Apollon,
Ce palais, ces jardins créés par le génie
De Le Nôtre et de Girardon.

Dans un séjour si fécond en prodiges
Tu ne peux entendre ma voix ;
Ces lieux, pour t'arrêter, épuisent leurs prestiges :
Du travail la nature a reconnu les lois

En fertilisant ces campagnes.
Un fleuve obéissant a franchi des montagnes
Pour offrir son tribut au plus fier de nos rois;
Comme dans les jeux du théâtre,
Soigneux de présenter mille aspects différens,
Tantôt c'est un torrent que presse un lit d'albâtre·
Tantôt, pour réfléchir des traits que j'idolâtre,
Il étend le miroir de ses flots transparens;
Son onde te poursuit en ruisseaux divisée:
Elle éblouit tes yeux de ses jets éclatans,
Etincelle dans l'air, et, tombant en rosée,
Brille sur tes cheveux flottans.

Lebrun a peint sur ces portiques
Et les amours des dieux et les horreurs de Mars;
Pour admirer ces lambris magnifiques
Il a vu s'arrêter Luxembourg et Villars.

O chefs-d'œuvre divins! quel nouveau Praxitèle
Anima dans ces lieux et le marbre et l'airain?
Des Muses la troupe immortelle
Semble servir encor son jeune souverain;

Pour arracher sa main du chêne qui la presse,
Sous un monstre en fureur Milon se dresse encor;
Pluton, brûlant d'amour, ravit une déesse;
Mercure va parler : l'Amour a pris l'essor!...
Non, tu ne peux quitter ce palais, ces ombrages;
Je dois te pardonner de m'oublier pour eux.
Renaissez autour d'elle, errez dans les bocages,
Courtisans, magistrats et poètes fameux :
Reviens sous ces ormeaux antiques,
O vénérable Fénélon!
Échos, répétez les cantiques
Où Racine a pleuré les malheurs de Sion!
Benserade, Boileau, Sévigné, La Bruyère,
Ecoutez en riant les contes d'Hamilton;
Zéphirs, semez des fleurs sous les pas de Ninon,
Et vous, grands de la cour, applaudissez Molière!

Là, le plus amoureux, le plus beau des mortels
En pompe a célébré ses brillans carrousels;
Mille nobles beautés entouraient la carrière,
Armaient les combattans, couronnaient les vainqueurs.
C'est là que, rayonnant d'une splendeur guerrière,
Louis fit triompher les modestes couleurs

Et le chiffre de La Vallière.
La Vallière ! à ce nom quel tendre souvenir
Dans mon triste cœur se ranime !
De sa fidélité fallait-il la punir ?
Le grand cœur de Louis ne fut pas magnanime :
Il brisa sans pitié ce fortuné lien.
Hélas ! elle aimait trop, c'était là tout son crime,
Et ce crime est aussi le mien.



A MES AMIS.

Fugaces......
Labuntur anni. HORACE.

O mes amis, que ce banquet m'enchante !
J'aime ces jeux, ce désordre et ces cris,
Des vins fumans la pourpre étincelante,
Ces fruits épars et ces joyeux débris.

Dans soixante ans, quand l'âge impitoyable
Fera trembler les flacons dans ma main,
Puisse Bacchus nous rassembler à table,
Et nul de nous ne manquer au festin !

Nous chanterons d'une voix moins sonore ;
Mais que Bacchus dicte nos derniers vers :
Buvons à lui, qu'un jus brûlant colore
Nos fronts pâlis par quatre-vingts hivers !

Plongeons nos sens dans une heureuse ivresse :
Le lierre, amis, sied bien aux cheveux blancs ;
Ses rameaux verts couvrent de leur jeunesse
Les vieux ormeaux dépouillés par les ans.



AU VALLON D'ARGENTOL.

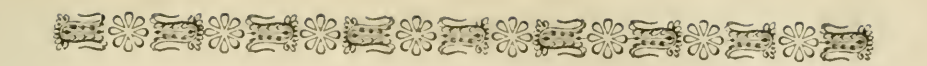
Quàm juvat immites ventos audire cubantem
. . . .
Aut gelidas hibernus aquas quum fuderit Auster,
Securum somnos, imbre juvante, sequi.
Hoc mihi contingat!.... TIBULLE.

RETRAITE d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphire se plait dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche, où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis, que ton murmure, en charmant mes oreilles,

Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles,
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrens, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal !
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines,
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide
Vient se désaltérer à ta source limpide.
Ah ! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs :
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes,
Ou, dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux !
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passans fatigués de quelques longs voyages,

Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux:
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au-delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs: puissent-ils plaire aux dieux!
O vallon fortuné, paisibles promenades,
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes Nayades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir;
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!





L'ATTENTE.

Tutto con te mi piace,
Sia colle, o selva, o prato.
MÉTASTASE.

L'AURORE a chassé les orages :
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages ;
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore ,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil ;

Un zéphir plus doux la caresse;
Les oiseaux sont plus amoureux;
La vigne, avec plus de tendresse,
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires,
Tout s'embellit de mon espoir:
Frais gazons, beau ciel, onde claire,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir?



A MON AMI ***,

EN LUI DEMANDANT, POUR UNE VIEILLE FEMME, UNE PLACE DANS UN HOSPICE.

Au secours d'une infortunée
La pitié m'appelle aujourd'hui,
Et je réclame ton appui
Pour adoucir sa destinée.

La faiblesse enchaîne ses pas;
Sur son front tremblant, qui s'incline,
L'âge accumule ses frimas:
Elle est bien vieille comme Alcine;
Pour sorcière, elle ne l'est pas.

Ami, sois donc sa providence:
Elle compte plus d'un rival;

Hélas ! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'hôpital.

Mon astre, dit-on, me menace
D'y mourir aux dépens du Roi !
Pour elle accorde-moi la place,
Et la survivance, pour moi.



STANCES.

Θανεῖν μὲ δεῖ, κἂν μὴ θελῶ.
ANACRÉON.

VIVONS heureux, la mort est sur nos pas,
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise,
Et le cristal brisé dans nos ébats !
De ce flambeau la lueur passagère
Nous dit encor qu'il faut chasser l'ennui :
Buvons, amis, tandis qu'il nous éclaire ;
Chacun de nous peut mourir avant lui.

Que poursuivant des trésors incertains,
Le voyageur traîne une vie errante,
Dispute aux flots la perle transparente,
Et les parfums aux sables africains!
L'encens lointain caché dans la Lybie,
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins?
Et l'ambre épars aux rives de l'Asie,
L'ambre doré qui rit sur les raisins?

Les descendans d'un comte ou d'un baron,
En char pompeux font voler la poussière;
Le médaillon qui brille à la portière,
Promène aux yeux l'éclat de leur blason;
Mais les coursiers gênés par mille entraves,
Étincelans d'une impuissante ardeur,
Du frein doré sont cent fois moins esclaves
Que nos barons de leur triste grandeur.

Qu'on porte envie au pontife romain;
Son corps glacé dans la pourpre frissonne,

Son front fléchit sous la triple couronne,
Les saintes clefs lassent sa faible main;
L'ennui l'assiège, et la goutte assassine,
Rongeant les nœuds de ses doigts inégaux,
Va se cacher sous la bague divine,
Dont la vertu guérit de tous les maux.

Quand l'urne d'or enfermait ses héros,
Rome honorait leurs ombres consulaires.
Pour leur bâtir des palais funéraires,
Elle épuisa les marbres de Paros.
Vaine grandeur! les ans, dans leur naufrage,
Ont entraîné ces pompeux monumens:
Anacréon n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor sur l'abîme des tems.

Lisons ses vers, imitons ses plaisirs.
Gais sans transports, délicats sans mollesse,
Sur nos besoins réglons notre sagesse;
En vains projets n'usons point nos désirs.

N'immolons pas notre belle jeunesse
Au fol espoir d'en prolonger le cours:
Enfin, rendons au néant qui nous presse,
Des jours remplis plutôt que de longs jours.



IMITATION

D'UNE SCÈNE

DE

L'HÉCUBE D'EURIPIDE.



IMITATION

D'UNE SCÈNE

DE

L'HÉCUBE D'EURIPIDE.

HÉCUBE, POLYXÈNE, ULYSSE, GARDES.

ULYSSE.

...... Forcé de remplir un devoir trop sévère,
Je viens porter le deuil dans l'ame d'une mère;
Mais Achille commande, Achille est écouté;
A regret j'accomplis l'arrêt qu'il a dicté.

HÉCUBE.

Achille, ce bourreau de toute ma famille,

Vivant, tua mon fils, mort, égorge ma fille!...
O trop heureux Hector, c'est moi qui te survis
Pour mourir chaque jour dans chacun de mes fils,
Pour rester seule au monde et périr la dernière,
Sans trouver un ami qui ferme ma paupière!

(A Ulysse qui fait un pas vers Polyxène.)

J'ai droit à la pitié, l'obtiendrai-je de toi?
Cruel, arrête, écoute!... Ulysse, écoutez-moi.

ULYSSE.

Je sais quel saint respect tant de malheur réclame;
Parlez.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où, dans Pergame,
Caché sous un faux nom, déguisant vos projets,
Vous veniez des Troyens surprendre les secrets?
Hélène pénétra cet important mystère;
Seule de son secret je fus dépositaire.
Ulysse, quel Troyen ne vous eût condamné?
A mes pieds, sans espoir, vous étiez prosterné,
Et, glacé par la mort à vos regards présente,
Vers moi vous étendiez une main suppliante;
N'étais-je pas alors arbitre de vos jours?

ULYSSE.

D'un seul mot votre bouche en eût tranché le cours,
Vous pouviez me punir....

HÉCUBE.

Je le devais peut-être,
Ingrat, et ma pitié ne te fit point connaître.
Je t'épargne un trépas honteux et mérité;
Tu me dois tout, l'honneur, le jour, la liberté,
Et tu veux m'accabler, et, pour reconnaissance,
Tu prends un soin cruel d'irriter ma souffrance;
Sur l'esprit des soldats, que ton art a séduit,
L'ouvrage de mes pleurs par toi seul est détruit;
Pour Achille et les Dieux c'est toi qui les décides.
Les Dieux commandent-ils à vos mains parricides
De traîner des captifs sous le couteau mortel,
Comme de vils troupeaux réservés à l'autel?
Mais je veux que, flatté d'une pareille offrande,
En faveur d'un héros le ciel vous le commande.
Est-ce à moi d'honorer de ce tribut sanglant
Celui dont les exploits ont déchiré mon flanc?
Faut-il sacrifier ma fille à sa mémoire?

Doit-elle de ses jours payer votre victoire?
Pour mourir sous vos coups quels sont ses attentats?
Elle n'a point causé nos funestes débats,
Et, brûlant sur ces bords d'une flamme adultère,
Appellé dans nos champs la famine et la guerre.
Une autre a divisé les Grecs et les Troyens;
Elle seule a perdu vos guerriers et les miens.
De son crime au tombeau qu'elle emporte la peine :
Justifiez les Dieux en punissant Hélène.
Mais respectez ma fille, épargnez mes vieux ans;
Laissez-moi cet appui de mes pas chancelans.
Près d'elle mes douleurs me semblent moins amères,
En elle je retrouve et son père et ses frères.
C'est me ravir encor tout ce que j'ai perdu
Que m'enlever ce bien par qui tout m'est rendu,
Ce doux et cher trésor qui me reste de Troie,
Mon guide, mon espoir, ma famille et ma joie.
Écoutez ma prière et soyez généreux;
Instruit par vos malheurs, plaignez les malheureux.
Ulysse, par ma voix l'équité vous supplie
De ne point opprimer qui vous sauva la vie.
Qu'un service passé vous parle ici pour nous.
Je vous vis à mes pieds, j'embrasse vos genoux;

Je vis couler vos pleurs, tournez sur moi la vue,
Contemplez l'infortune où je suis descendue.
Moi, veuve de Priam, j'implore vos regards,
Et je baise la main qui livra nos remparts :
Oui, vous nous défendrez, vous serez notre asile;
Sauvez-nous, retournez vers le tombeau d'Achille.
De remords combattu, Pyrrhus doit hésiter :
Atride à vos discours ne pourra résister;
Vous saurez dans les cœurs réveiller la clémence;
Vous fléchirez les Grecs; et si votre éloquence
De Calchas et des Dieux désarme le courroux,
Vous ferez plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

ULYSSE.

Que ne m'est-il permis de remplir votre attente,
Et de soustraire aux Dieux votre fille innocente!
Si mon intérêt seul m'ordonnait d'obéir,
Je n'hésiterais pas, Hécube, à le trahir;
Mais le salut des Grecs défend que je balance.

HÉCUBE.

Je ne puis ébranler sa féroce constance.
Ta douce voix, tes pleurs sont mon unique espoir :
Parle-lui; c'est à toi d'essayer ton pouvoir.

POLYXÈNE.

Vous détournez les yeux, Seigneur, votre courage
D'un regard suppliant redoute le langage;
Faible contre mes pleurs, il craint de s'attendrir.
Ne vous alarmez pas; je suis prête à mourir.
Quand j'ai vu de si haut s'écrouler ma fortune,
Puis-je encor regretter une vie importune?
L'hymen me promettait un illustre avenir;
Au sang de mes aïeux les rois fiers de s'unir,
Déposaient à mes pieds l'orgueil du diadème.
Priam, semblable aux Dieux dont la bonté suprême
Devait de son empire éterniser le cours,
Eût régné leur égal, s'il eût régné toujours.
Ce monarque n'est plus, et moi, je suis captive.
Vous m'ouvrez une route à l'infernale rive,
Et je balancerais! et je vivrais encor,
Pour voir ma liberté marchandée à prix d'or!
Et j'irais dans les murs d'une ville ennemie
Traîner de mes destins l'horreur et l'infamie!
Un hymen flétrissant unirait, dans Argos,
La race d'un esclave à celle des héros!
Parlez; quel est le sort le plus digne d'envie :

La gloire avec la mort, l'opprobre avec la vie?
Qui choisit son destin est libre dans les fers;
Je le suis, j'ai choisi, finissez mes revers.
Au trépas, qui m'attend, sans terreur je me livre;
Console-toi, Priam, ta fille va te suivre,
Et toi, dont le courage a passé dans mon cœur,
Hector, ouvre tes bras pour recevoir ta sœur!

HÉCUBE, aux soldats.

Foulez donc sous vos pieds une mère éperdue.
Lâches, par son danger la force m'est rendue....
Qui pourra désunir nos bras entrelacés?

ULYSSE.

Aux ordres de vos rois, soldats, obéissez.

POLYXÈNE.

Ah! seigneur, épargnez sa tendresse imprudente.
Ma mère, voulez-vous qu'une foule insolente
Ose, dans ses fureurs, souiller vos cheveux blancs?
Voulez-vous qu'elle insulte à mes restes sanglans,
Et que, pour vous punir, une dernière injure
Vous condamne à les voir privés de sépulture?...

Obéissons aux Grecs, il les faut désarmer;
A la clarté du ciel mes yeux vont se fermer.

HÉCUBE.

Sans moi dans les enfers tu descendras, ma fille!

POLYXÈNE.

Polyxène aux enfers trouvera sa famille.

HÉCUBE.

Et moi, qui vieillirai sous le poids des douleurs,
Aux flots de l'Eurotas j'irai mêler mes pleurs.

POLYXÈNE.

Pour vous aux sombres bords que dirai je à mon père?

HÉCUBE.

Dis-lui que ton trépas a comblé ma misère.

POLYXÈNE.

Que dire à votre Hector?

HÉCUBE.

Que Pergame n'est plus;
Qu'Andromaque gémit dans les fers de Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère! adieu, rivages du Scamandre!

Lieux sacrés, où demain reposera ma cendre!
Chers débris d'Ilion, tombeaux de mes aïeux,
Champs où régnait Priam, recevez mes adieux.
Vous, malheureuse Hécube, ô vous dont la tendresse
Pour un plus beau destin éleva ma jeunesse,
Ma mère, embrassez-moi... pressez-moi dans vos bras...
Je vous quitte, il le faut, ne me retenez pas.
De nos derniers tourmens épargnons-nous la vue,
Votre douleur m'accable, et ma douleur vous tue...



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

